

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LE CONCEPT DE LA FEMME DANS QUATRE
OUVRAGES DE DIDEROT

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE
STUDIES IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE
REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS.

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

BY

LAILA CHEBIB

WINNIPEG, MANITOBA

MAY 1982

LE CONCEPT DE LA FEMME DANS QUATRE

OUVRAGES DE DIDEROT

BY

LAILA CHEBIB

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1982

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

ACKNOWLEDGEMENT

I would like to thank my advisors, Professors Padgett and Annandale of the department of French and Spanish, for their invaluable advice and help during the many rewrites that this thesis went through in the search of "perfection" or semi perfection.

My husband's continual prodding and encouragement were most essential in keeping me from losing courage during the length of time it took to complete this work.

I would also like to thank my nephew, Maher, for his assistance in entering the text of this manuscript into the computer.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|----|
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE | |
| I. <u>LES BIJOUX INDISCRETS</u> | 5 |
| II. <u>LA RELIGIEUSE</u> | 20 |
| III. <u>JACQUES LE FATALISTE ET SON MAITRE</u> | 55 |
| IV. <u>LE NEVEU DE RAMEAU</u> | 73 |
| CONCLUSION | 88 |
| BIBLIOGRAPHIE | 94 |

INTRODUCTION

Au 18^{ème} siècle l'esprit libéral qui trouvait son origine dans la philosophie anglaise exerçait une grande influence sur la pensée des philosophes et des écrivains en France. Les salons jouaient un rôle de plus en plus important dans la propagation des idées. Les femmes étaient les toutes-puissantes maîtresses de ces salons; elles étaient les arbitres du bon goût; elles animaient et tempéraient les discussions, elles aidaient les philosophes et les écrivains en les présentant à des gens du monde et des hommes d'Etat.

Ce rôle de guide n'était pas donné à toutes les femmes; seules quelques femmes nobles ou appartenant à la haute bourgeoisie pouvaient le jouer car la plupart des femmes étaient en général considérées comme subalternes à l'homme, moins intelligentes et plus faibles, ainsi qu'un objet de divertissement.

Quelques auteurs féminins, notamment Mme d'Epainay dans ses Mémoires, protestent contre ce point de vue masculin. Les conditions étaient propices à l'introduction de réformes et à la correction des institutions et des moeurs de la société.

Il est bien connu que des auteurs comme Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau se prononcent pour les libertés individuelles, civiques et religieuses. Certains d'entre eux développent les genres en vogue, notamment le conte oriental; les voyages favori-

saient également la publication de récits ayant pour sujet les sauvages d'Amérique. Ce sont les armes qu'utilisent les philosophes pour attaquer les institutions et propager leurs messages. Diderot démontre en décrivant les moeurs des sauvages d'Amérique, que ce qu'on tient pour vérités absolues dans un pays, ne s'avèrent pas comme telles dans un autre. D'un autre côté, le conte oriental est un miroir que Diderot présente à sa société. En critiquant la conduite et la mentalité des orientaux, l'auteur vise sa société, tout en restant à l'abri des représailles.

Diderot, âme sensible et tendre, père d'une fille qu'il chérissait, ami intime et dévoué de Sophie Volland, confident de Mme d'Epinau, de Mme d'Houdetot et de Mme de Lespinasse, courtisan de Catherine II, se trouvait dans une situation idéale pour connaître le sexe prétendument faible.

Diderot fut un grand auteur d'ouvrages divers, il écrivit des pièces de théâtre, des pensées philosophiques, des romans, et il mena à sa conclusion l'édition de l'Encyclopédie. Nous retrouvons divers aspects de sa personnalité dans ses ouvrages, en particulier dans ses pièces de théâtre et ses contes. Il y approfondit l'analyse psychologique de ses personnages, et de ce fait, de lui-même. Ses monologues et ses dialogues, comme Le Neveu de Rameau,¹ et Jacques le Fataliste, en témoignent. De nombreux ouvrages de Diderot tels Les Bijoux indiscrets, La Religieuse, Jacques le Fataliste, Le Neveu de Rameau, passent par toute la gamme de la vie sociale et

des institutions. Les femmes jouèrent un grand rôle dans la vie de Diderot, y compris ses entreprises littéraires. C'est pour satisfaire aux besoins d'argent de Mme de Puissieux qu'il composa Les Bijoux indiscrets. Diderot connaît les femmes et dans ses ouvrages il peint directement ou indirectement la femme et les codes qui gouvernent sa vie. Plusieurs auteurs se sont penchés, sur certains aspects de la question féminine dans l'oeuvre romanesque de Diderot. Ils se sont plus particulièrement intéressés au traité Sur les femmes, La Religieuse et à Jacques le Fataliste. Dans ce mémoire, on examinera non seulement les héroïnes, mais également les personnages secondaires. Dans ces quatre romans on va essayer de déceler l'opinion de Diderot sur les femmes. Que pense-t-il d'elles? Considère-t-il la femme comme un sujet banal? La traite-t-il comme tant d'autres sujets en présentant différentes facettes de son comportement sans formuler d'opinion là-dessus? Etant donné que Les Bijoux indiscrets est un ouvrage de jeunesse qu'il essaiera de répudier¹ et que Le Neveu de Rameau est une oeuvre de sa maturité, peut-on déceler une évolution dans l'idée que Diderot se fait de la femme? A quel point Diderot philosophe est-il prêt à concéder des libertés et des droits à la femme? Comment selon lui faut-il élever une fille? Comment la préparer à son rôle de femme? Quelle est l'importance relative du thème de la femme dans ces quatre romans? Je m'efforcerais d'élucider toutes ces questions dans ce mémoire.

NOTES

¹ Denis Diderot, Oeuvres, texte établi et annoté par André Billy, édition de la Pléïade, (Paris: Gillimard, 1951), p. 1474. André Billy a noté les commentaires que Naigeon a rapporté dans ses Mémoires: "Diderot n'entendant parler de ce livre, même en bien, qu'avec chagrin et avec cet air embarrassé que donne le souvenir d'une faute qu'on se reproche tacitement, etc." p. 1406.

CHAPITRE I

LES BIJOUX INDISCRETS

Les Bijoux indiscrets est un roman licencieux à la manière de Crébillon fils, genre très à la mode au 18^{ème} siècle. Bien que l'histoire se passe dans un pays africain, le Congo, les moeurs décrites sont un mélange de celles des Hindous, des Arabes et des Turcs. Ces prétendus Arabes-Congolais pratiquent une religion qu'ils appellent l'Islam, mais à la différence de ceux-ci les vrais musulmans n'ont ni bramines, ni couvents. L'explication, c'est que sous ce déguisement fantaisiste, Diderot dépeint les moeurs de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie française. Le seul point que peuvent avoir en commun les deux sociétés, celle que l'auteur prétend décrire, et celle qu'il décrit, est le rôle traditionnel de la femme et le peu de liberté dont elle dispose en comparaison avec l'homme. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée aux personnages féminins; les femmes y sont décrites d'un point de vue moral, psychologique et social, leurs actions y sont examinées, classifiées et cataloguées. Nous en trouvons de tous les caractères: des nymphomanes, des dépravées, des lesbiennes, des galantes et des sages. Nous allons d'abord essayer de voir si dans Les Bijoux indiscrets, une des premières oeuvres de Diderot, l'opinion que l'auteur exprime sur les femmes est libérale ou non. Nous essayerons ensuite de déceler ses sentiments,

en examinant sa description des personnages féminins.

Nous commencerons par l'analyse du caractère et du rôle de l'héroïne. Ensuite, après avoir étudié comment sont décrits les autres personnages féminins, nous les comparerons tous, y compris Mirzoza, aux personnages masculins pour voir si Diderot est partisan ou non de la suprématie masculine.

Mirzoza, peinture de son caractère.

Elle est femme d'esprit, intelligente, instruite, vertueuse, et ses relations avec les personnages de la cour sont des plus amicales. Elle est foncièrement bonne et a des égards pour la sultane: "Mais sachez, prince, que la Marimonbonda vient de jurer par ses pagotes, qu'il n'y aurait plus de cercle chez elle, si elle se trouvait encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes...épargnez ce désagrément à la grande sultane."(p. 61-62) Mirzoza est prude, elle refuse d'écouter des histoires scabreuses. Le Sultan peste contre elle et sa pudeur déplacée. Il croit que c'est par fausse modestie que les femmes refusent d'être présentes, quand les hommes se divertissent en racontant et en écoutant des histoires scatologiques.

Mirzoza est intelligente. Elle raisonne et analyse la situation, ce qui donne de l'humeur au Sultan.(p. 93) Selon lui, les femmes sont censées être illogiques, sans cervelle. Mirzoza lui reproche cette attitude: "Vous croyez, vous autres hommes, parce

que nous n'argumentons pas, que nous ne raisonnons point." (p. 115) Ensuite elle tombe, elle-même, dans l'opinion masculine commune et dit: "Je ne me pique pas d'argumenter, je parle sentiment: c'est notre philosophie à nous autres femmes." (p. 137) Mirzoza possède de hautes qualités morales en plus de sa grâce et de sa beauté. Elle ne goûte pas les aventures de Thélis, éprouve de la répulsion pour ses semblables, et révèle ses sentiments au Sultan: "plus vous multipliez vos essais sur les bijoux, plus mon sexe me devient odieux." (p. 112) L'amour d'Harria pour ses chiens l'indigne, et cette indignation s'étend sur toutes les femmes, au point qu'elle désespère d'en trouver une de sage. Naïve, elle refuse de croire les preuves que lui rapporte Mongogul, sur la conduite des femmes de la cour, et du sexe féminin en général. Elle ne s'occupe pas directement de politique, conformément aux lois et usages du 18^{ème} siècle. Elle est charitable, et l'influence qu'elle exerce sur le Sultan n'est guidée que par des motifs humanitaires. Quand par exemple, Fatmé veut injustement condamner son amant à mort, le Sultan découvre la vérité, et à la demande de Mirzoza, le jeune homme est libéré. Diderot lui-même secourait les gens qui avaient besoin de son aide, notamment Mme Volland, Madeleine Jobin, sa protégée, et la mère de celle-ci qu'il aida après la mort de M. Jobin. Mirzoza prend soin de sa personne. Elle se soucie de son âge, car ayant passé l'âge de vingt ans, elle ne veut pas être considérée comme étant vieille et comme ayant perdu son charme et sa beauté.

Ses qualités de maîtresse idéale sont rehaussées par la conduite débridée des femmes de la cour. Mirzoza refuse de recevoir des éloges qui l'élèveraient au-dessus des autres femmes. Du point de vue moral, elle les considère toutes comme ses égales. Mirzoza est extrêmement honnête, et voulant contre toute évidence garder l'espoir de trouver une femme vertueuse et sage, elle en fait le pari avec Mongogul.

Vivienne Mylne et Janet Osborne admirent la conduite de cette héroïne créée par Diderot. Elles remarquent: "In the context of the successive revelations by various bijoux, this faith makes her appear idealistic and even lends her a certain nobility."¹

Les autres femmes dans

Les Bijoux indiscrets

Alcine est une jeune mariée dont le bijou est le premier qui parle; elle en a des vapeurs qu'un persifleur qualifie d'hystériques. Elle se remet de son évanouissement simulé, et profite du désarroi, de la surprise de ses compagnes, pour gagner de fortes sommes au jeu. Diderot décrit le conflit psychologique auquel doivent faire face Zélide et Sophie, et les peint de l'intérieur, dans leurs pensées, leurs angoisses et leur coeur. Elles sont de prétendues dévotes, mais leur dévotion est hypocrite car après être restées dévotes pendant 15 ans, elle se désespèrent maintenant à l'idée de l'indiscrétion de leur bijou. Zélide surtout

s'afflige: que dira-t-on d'elle? le masque tombera, elle ne pourra plus survivre à un tel affront, elle sera raillée et méprisée dans la société. Elle souffre réellement, et pense qu'il faut à tout prix museler son bijou, pour l'empêcher de révéler son secret.

Diderot analyse intuitivement leurs mobiles en psychologue. Démasquées, Zélide et Sophie se conduisent différemment. Zélide refuse de faire face à la société, et se réfugie dans un couvent tandis que Sophie continue ses galanteries à découvert. Cydalise, la sage, la fidèle est prise au piège tendu par Sélim; Eglé, quoiqu'elle aime son mari, se laisse également entraîner, par la persévérance des petits-maîtres et la médisance des femmes de la cour. Thélis est la cause indirecte, par son charme et son appétit du plaisir, de la défaite de l'armée du Congo. Mongogul, par esprit de fraternité, place le blâme sur Thélis. Pourtant la défaite est causée par Zermounzaïd, un jeune officier de garde, qui ne peut résister à son appétit sexuel et, manquant à ses devoirs patriotiques, décide de prendre son plaisir avec Thélis, lors de l'approche de l'armée ennemie. Il est puni de sa négligence. Il périt avec les trois mille hommes qui l'accompagnaient. Thélis ne semble pas s'en trouver plus mal. Elle continue ses conquêtes, jouant gros jeu et perdant, puis regagnant ses pertes grâce aux services de son bijou.

Pour Manille, il ne s'agit pas de gratifier ses besoins

sexuels, mais son bijou devient un instrument pour satisfaire un vice. C'est une passionnée, mais c'est le jeu qu'elle aime le plus. Elle perd gros, et pour payer ses dettes, elle vend ses faveurs aux enchères. Les hommes non seulement se prêtent à ce marchandage, mais l'encouragent en renchérissant avec ardeur les uns sur les autres. Ils veulent avoir la vanité de s'approprier une telle possession. Manille, sans scrupule, renvoie l'amant dont elle a épuisé la bourse, et lui trouve un remplaçant. Manille agit donc par intérêt, elle est froide, calculatrice, et se sert des hommes comme eux se servent des femmes. Il n'est pas question de sentimentalité dans ses actions. Elle n'est guidée que par la folie du jeu et elle hasarde tout pour la satisfaire. Diderot ne la peint pas sous des dehors trop noirs: il la considère comme malade, car d'un point de vue psychologique elle l'est. Il nous dit que lorsqu'elle n'est pas possédée par le démon du jeu, ou qu'elle a gagné de fortes sommes, et qu'elle a payé ses dettes, elle est gentille et généreuse avec ses servantes, et caresse son mari et ses chiens. C'est somme toute une femme assez sympathique.

Comment Diderot montre-t-il ses préjugés sur les femmes?

Diderot décrit le comportement hypocrite des femmes en déclarant que les plus suspectes composent leur maintien et jouent l'assurance. Il ne blâme pas les médisances ou l'hypocrisie de Frénicol, le bijoutier, pour avoir divulgué le secret de ses clientes. Mongogul affirme que les femmes sont hypocrites, et que ce défaut

est plus commun chez les femmes qu'elles soient sages ou libertines. (p. 89) En insistant et en plaçant une grande importance sur le thème de l'hypocrisie, l'auteur donne l'impression qu'il est d'accord avec le sultan en ce qui concerne la plupart des femmes décrites dans ce roman. Dans Les Bijoux indiscrets, tout au long du récit, il qualifie les femmes de folles: par la bouche de Cucufa qui demande au Sultan ce qu'il veut faire de ce troupeau de folles, et par celle du Sultan qui lui répond qu'il veut connaître les histoires de ces folles. Le bijoutier Frénicol pense que Zélide est une folle. Sélim se met de la partie également: à l'appui de la thèse de Mongolul, il rapporte le résultat de ses expériences et de ses études, en affirmant à propos de ses aventures romanesques, que les femmes qu'il a rencontrées dans ses voyages, sont aussi folles que celles de son Congo natal. Diderot essaie en accumulant ces affirmations de nous convaincre de l'universalité des défauts féminins. Au Congo et à travers le monde, le comportement des femmes ne varie pas dans ses grandes lignes. Elles peuvent être plus ou moins coopératives, mais rares, sinon inexistantes sont celles qui ne capitulent pas devant la persistance des hommes. Diderot nous décrit dans ce roman une diversité de conduites plus ou moins blâmables des femmes, et n'intervient jamais pour influencer le lecteur d'une autre manière, sauf dans la mesure où Mirzoza fait figure d'exception à la règle. On y trouve le portrait de la haute société, de la noblesse de cour, de la bourgeoisie ainsi que

des recluses qui habitent dans les couvents.

Mongogul personnifie le côté empirique de l'esprit de Diderot. C'est en multipliant ses expériences avec l'anneau, qu'il arrive à la conclusion que les femmes vertueuses au Congo sont rares. Mirzoza est le type même de la femme sensible. Elle est sage et possède toutes les vertus en plus d'un coeur charitable et aimant. Elle est intelligente, raisonnable, et elle personnifie le côté idéaliste de Diderot. Ce dernier lui prête certaines de ses idées philosophiques sur le théâtre et la musique, Mirzoza soutient: "qu'il n'y a que le vrai qui plaise et qui touche... que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imitation si exacte d'une action, que le spectateur, trompé sans interruption, s' imagine assister à l'action même!..." (p. 172-174)

Il semble que Diderot ne croit pas sérieusement, en nous présentant une héroïne idéale, à la corruption et à la perversité des femmes du monde entier. Il pense qu'on pourrait trouver des femmes sages quand même elles seraient rares.

Comparaison entre les femmes et les hommes dans

Les Bijoux indiscrets

Les hommes, à part Mongogul et Sélim, n'occupent pas un rôle important dans Les Bijoux indiscrets. Diderot raconte les aventures de Sélim au couvent et à la station balnéaire, en les exagérant pour les rendre invraisemblables et comiques. Il semble

néanmoins qu'une pointe de blâme perce à travers l'humour. On a l'impression qu'il n'apprécie pas l'irresponsabilité des hommes qui enfantent puis abandonnent le fruit de leurs plaisirs à la merci de la société. Il fait mention de quelques maris et de quelques amants, mais il les dépeint sous un jour plutôt favorable. Il ne formule pas d'opinion morale à leur sujet; aussi ne les condamne-t-il pas. On pourrait croire qu'il se sent une affinité avec eux, et que, ne se désolidarisant pas d'eux ne se libère pas complètement des idées reçues qu'ont la plupart des hommes sur le rôle et la psychologie de la femme. Par conséquent, son attitude envers les femmes est équivoque. D'un côté il y a Mongogul qui déclare qu'elles sont immorales, folles, sous l'empire de leurs sensations et de leurs émotions, qu'elles sont déraisonnables, frivoles, médisantes, méchantes, hypocrites, et que certaines sont même des monstres. Mais d'un autre côté, il y a Mirzoza, qui est psychologiquement et moralement idéale, et qui défend les autres femmes qu'elle considère comme des soeurs. Si les hommes étaient affligés du fléau des bijoux parlants, ils ne se réjouiraient pas autant de l'embarras des femmes; Mirzoza en fait le reproche au Sultan en lui demandant ce qu'il ferait: "Si votre hauteuse était exposée aux mêmes inconvénients que nous..." (p. 46-50) En effet, lorsque les événements touchent les hommes de très près, ils deviennent insensés. Hussein, fou de jalousie, veut poignarder sa femme. Cydalise est tuée par son mari qui

semblait approuver les démarches de Sélím, tant que ce dernier n'aurait aucun succès. Eglé est enfermée, parce que son mari a pris ombrage des calomnies qu'il a entendues.

Selon Sélím, il y a trois choses qui dirigent les femmes : l'intérêt, le plaisir et la vanité. Cependant ces défauts ne sont pas réservés uniquement à la femme, car on les retrouve tout aussi fréquemment chez les hommes. Le mari d'Haría l'épouse pour son argent, pratique très courante au 18ème siècle. Il ne se rend pas compte qu'il aura pour rivaux les chiens de sa femme, dont d'ailleurs il en tue un, par dépit et jalousie. Sélím produit une postérité nombreuse faute de reconnaître qu'il a une responsabilité à remplir envers sa progéniture et la société. Il semble tout fier de son accomplissement, et va même entreprendre de séduire les rescapées de son ardeur. Les femmes sont les victimes des perversités, de l'égoïsme, de l'insouciance des hommes, mais Sélím prétend que ce sont les femmes, qui sont sans caractère. Nous pouvons relever dans la littérature du 18ème siècle maints cas pareils d'irresponsabilité. On en trouve dans La Vie de Marianne de Marivaux, La Religieuse de Diderot, Les Illustres Françaises de Challe. Les femmes abandonnent leurs bébés illégitimes de peur d'être stigmatisées par la société. Les hommes, eux, abandonnent le fruit de leur plaisir par insouciance. Si l'image des femmes est ternie dans Les Bijoux indiscrets, celle des hommes n'en est pas plus brillante. Cypría est la contrepartie de Sélím. Son

bijou raconte ses aventures et ses expériences à travers le monde, en plusieurs langues apprises pendant ses voyages. Il révèle que les hommes sont tout aussi universellement vicieux que les femmes. Il emploie un vocabulaire licencieux dans ses récits. Bien qu'on remarque chez les hommes rencontrés par Cypria de l'égoïsme, de la méchanceté, de la jalousie, de la vanité, de l'inconstance, de la médisance, du persiflage, et de la tromperie, aucun n'est un monstre.

Les opinions de Diderot au sujet des femmes et de la
société.

Il se dégage donc des Bijoux indiscrets que les opinions de Diderot sur les femmes sont ambiguës. D'une part il décrit la conduite d'une femme idéale qu'il a créée, et à qui il attribue des qualités qu'il admire, ce qui nous est révélé par le vocabulaire qu'il utilise; d'autre part, il nous montre par l'intermédiaire de Mongogul qu'il n'y a pas de vertu dans la société en général, et plus particulièrement chez les femmes. Nous remarquons que les hommes ne sont pas peints aussi défavorablement que les femmes. Il semble souscrire à certains préjugés de son époque en ce qui concerne les relations entre les sexes. Selon Swiderski, "Ce qui va de soi chez un homme est plus difficilement admis pour la femme."² Nous avons remarqué que généralement les romanciers du 18ème siècle décrivent et critiquent leur société; certains,

y compris Diderot, sont reconnus comme étant le miroir de leur temps. Il est vrai que Les Bijoux indiscrets est un conte licencieux, mais certains critiques comme André Billy dans ses notes et commentaires, ont relevé quelques allusions de l'auteur à des événements et des personnages historiques, par exemple à Louis XV et la Pompadour, à la querelle scientifique entre les cartésiens et les newtoniens, à la querelle des Bouffons concernant la musique de Lulli et celle de Rameau, à la réforme dramatique des pièces de théâtre, etc...³ Diderot, peintre de son siècle, déguise ses personnages en leur donnant des noms fantaisistes, et en les situant dans un pays imaginaire dont les coutumes rappellent celles de la France, mais qui sont décrites avec une exagération qui les rend invraisemblables et comiques. Ainsi sous le couvert du comique sont traitées des questions très sérieuses, comme "La satire des mauvaises moeurs, de la fausse éloquence, des préjugés religieux etc..."⁴ L'auteur peint les personnages et leurs actions; ce sont des marionnettes qu'il astreint à des rôles destinés à mettre sa philosophie à l'épreuve.

Diderot ne croit pas en l'amour platonique, qui pour lui n'existe pas; "D'autres connurent son état, l'en plainirent, lui jurèrent que la tendresse qu'elles avaient conçue pour lui n'en serait point altérée, et ne le revirent plus." (p. 260) Cette même idée se retrouve dans La Religieuse. Diderot semble s'amuser en rapportant les découvertes de Mongogul. Celui-ci ne

désapprouve pas la conduite licencieuse de la majorité des citoyens de Banza. C'est un jouisseur, heureux de voir les gens jouir de leurs plaisirs sans restrictions apparentes, mais en fait, c'est la société qui dicte et dirige la conduite de ses membres. Je veux dire que les gens adaptent leur conduite aux normes sociales, ou bien affectent hypocritement d'adopter les règles prescrites. C'est ainsi que la médisance des petits-maîtres et la jalousie des fausses dévotes ont causé la débauche d'Eglé, car ils ne voyaient dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle. (p. 148) La jeune femme est obligée de suivre le courant général, par peur de l'opinion publique. La société est donc guidée par les préjugés religieux et les conventions sociales. Il est possible de faire fi de ces règles, mais ceux qui le font doivent s'attendre à de cruelles représailles. Il est dangereux de braver l'ordre social. Nous avons relevé dans la littérature du 18^{ème} siècle, notamment dans Les Illustres Françaises, des indications qui nous éclairent à ce sujet.⁵ Ces règles de conventions approuvent la débauche des hommes, alors qu'elle en punissent sévèrement les femmes,⁶ surtout si ces dernières ne possèdent pas l'appui et l'approbation d'un homme puissant. Mme de Pompadour, maîtresse du roi, est à l'abri de la loi. Dans le cas de Thélis, c'est premièrement son mari, et deuxièmement ses puissants amants qui la protègent; sans leur protection elle serait dans un couvent ou même en prison. C'est donc la société entière qui est hypocrite car dans

certains cas elle feint d'accepter une conduite considérée comme immorale ou bien y ferme les yeux, tandis que dans d'autres cas elle la punit et la désapprouve. Les règles du jeu changent selon le personnage. Il se trouve donc que les grands criminels qui sont passés maîtres dans la débauche, comme Thélis et Sélim, échappent à la règle générale. Ce sont des artistes qui perfectionnent leurs atouts, et agissent en dehors des règles de la société; nous trouvons ces mêmes idées dans Jacques le Fataliste et Le Neveu de Rameau.

Mongogul et Mirzoza désapprouvent la conduite déréglée de Thélis: c'est un fléau. Mirzoza et Mongogul, comme nous l'avons dit, représentent certaines facettes contradictoires du caractère de Diderot, mais dans certains cas extrêmes, la dualité et les contradictions dans ses idées et ses opinions disparaissent, ainsi que l'opposition entre son côté affectif et son côté intellectuel ou raisonneur. Cet équilibre est atteint probablement à cause des limites qu'il s'est posées peut-être sans s'en rendre compte. Mais Diderot doit se rendre compte que ce sont les hommes qui, par leur cupidité, ont fait atteindre à Thélis une situation aussi avantageuse. La perversion devient un art qu'elle perfectionne au plus haut degré, mais sans la coopération et l'approbation des hommes, elle n'aurait jamais réussi à atteindre ce but sous le couvert de la respectabilité.

Mongogul montre ses préjugés lorsqu'il devient insultant et

déclare à Mirzoza que toutes les femmes sont bêtes, que la femme n'est qu'un animal, et que le bijou de sa jument parle comme une femme. (p. 141) Selon Mongogul, les femmes sont des automates guidés par leurs bijoux: "Les bijoux font faire à une femme cent choses sans qu'elle ne s'en aperçoive et celle qui croyait suivre la tête obéissait à son bijou." (p. 113) Contrairement aux affirmations du Sultan, on remarque que les femmes ne sont pas les seules à être guidées par leur bijoux, les hommes le sont tout autant. Sinon comment peut-on expliquer l'action de Zermounzaïd qui perd la vie en suivant ses désirs sexuels, ou les actions de Sélim qui se déguise en recluse, pour entrer dans un couvent et y assouvir ses appétits?

Diderot peint les codes sociaux qui règlent le comportement de la société, mais il n'approuve pas les usages de son temps. Sélim est réprimandé pour avoir fait un enfant à sa cousine. Mais il semble que son père soit très fier et satisfait de la virilité de son fils: il le récompense en l'envoyant voyager dans le monde, quoique Sélim soit la cause indirecte du décès de la pauvre Emilie. La famille dérobe ce scandale à l'opinion publique, en prétendant que leur fille avait succombé à la petite vérole. Il fallait sauvegarder les apparences et l'honneur.

Nous savons que Diderot était un bon père, il prenait au sérieux ses responsabilités envers sa fille, il s'occupait personnellement de son éducation et lui faisait suivre des cours de

physiologie, phénomène rare au 18^{ème} siècle. Il écrivit à plusieurs reprises à Sophie Volland vantant l'esprit en éveil de sa fille et son intelligence.⁷ Il était tiraillé entre deux considérations: l'envie de mettre en pratique ses idées philosophiques dans l'éducation de sa fille, et sa crainte des dangers qu'il lui ferait ainsi courir. Il était assez réaliste pour se rendre compte que sa fille devrait se conformer à la société de son temps, qu'elle y serait mal adaptée s'il mettait en pratique toutes ses idées sur l'éducation, et ouvrait devant elle des possibilités illimitées. Il écrivit à Sophie: "Je suis charmé de ma petite, parce qu'elle raisonne tout ce qu'elle fait...Quel dommage que l'éducation réponde si mal aux talents naturels."⁸

Thélis est âgée de 25 ans, son mari a le double de son âge. C'est une situation normale dans la société du 18^{ème} siècle. Le mariage fut conclu entre les familles sans qu'elles tinsent compte des sentiments et des préférences des futurs époux. Mais est-ce une situation naturelle ou bien est-elle contre nature? Nous voyons ici les idées de Diderot sur le mariage naturel et le mariage social qui est le plus souvent conclu par intérêt, et où les époux sont dispensés de s'aimer. Cette idée est exprimée d'un ton ironique dans Les Bijoux indiscrets. (p. 43) C'est déjà une ébauche des idées que Diderot amplifiera dans Le Voyage de Bougainville. (p. 1011-1022) Nous remarquons que l'auteur approuve l'infidélité dans le mariage car la fidélité est contre nature. La

fidélité dans le mariage est prescrite par les lois religieuses et civiles, mais elles sont inégalement observées dans la société: ces idées seront reprises et développées dans La Religieuse.

Mongogul et Sélîm universalisent cette tendance à l'infidélité mais ils la montrent plus particulièrement chez les femmes. Pourtant d'après le rêve de Mongogul, il semble qu'il y ait une possibilité de trouver la fidélité dans le mariage, si ce dernier est accompli selon des méthodes scientifiques, c'est-à-dire si les époux sont bien assortis. Mais nous voilà en face d'un autre problème. Si l'infidélité est permise et universelle, pourquoi la jalousie est-elle une réaction si violente, même quand il ne s'agit que d'un soupçon d'infidélité?. Cydalise par exemple est tuée par un mari fou de jalousie, et Eglé est injustement punie par son mari. Le gouvernement et la société donnaient plein pouvoir au mari trompé de punir la femme infidèle. Ces pouvoirs s'étendent, selon le caractère du mari et sa magnanimité, jusqu'à reléguer la femme à une vie solitaire loin de la société, comme Célibi le fait d'Eglé, ou bien à l'enfermer dans un couvent, comme le fait Hussein. Les maris au 18ème siècle pouvaient même confisquer tous les biens de l'infidèle.⁹ Hussein, mu par la jalousie, se lance comme un furieux pour percer le coeur de sa femme, mais il en est empêché par ses voisins: il assouvit quand même sa vengeance en l'enfermant dans un couvent de filles voilées. La jalousie n'est pas l'apanage des hommes car les femmes aussi en sont affligées:

Fatmé par exemple est prête à envoyer son amant infidèle à la mort. D'après Mme de Vandeul,¹⁰ Diderot également était très jaloux. Il obligea sa femme à abandonner son commerce par jalousie. Antoinette à son tour était jalouse, lui reprochant ses attentions pour d'autres femmes, et lui faisant des scènes effroyables à ce sujet.

Chez Diderot, dans Les Bijoux indiscrets, la femme est un divertissement des hommes. Mongogul veut s'amuser aux dépens des femmes de sa cour, il n'a cure des femmes qu'il perd, des filles qu'il déshonore, aucune considération pour les malheurs que sa conduite précipitera sur ses sujets. Mais il semble que Diderot n'approuve pas entièrement cette conduite. Le désir sexuel est un phénomène naturel, mais cela ne veut pas dire que certains membres de la société devraient pouvoir jouer impunément avec les sentiments et les émotions des autres membres de la société. Dans Le Voyage de Bougainville (p. 1015) Diderot raconte que l'acte sexuel est pratiqué non pour éprouver des jouissances personnelles, mais à des fins d'intérêt social, pour accroître et améliorer l'espèce; c'est-à-dire qu'il est mis au profit du plus grand nombre. Tandis que pour Sélim, les femmes sont un divertissement: il s'est toujours amusé de femmes, sa jeunesse s'est passée à de pareils amusements avec des femmes de toutes espèces. Il est hypocrite, il fait beaucoup de serments et n'en tient aucun. Selon Sélim, les hommes sont aussi un divertissement pour les femmes. Il dit

qu'elles sont cruelles, qu'elles aiment à se procurer des amants, à les enlever à leurs amies puis à s'en défaire. Elles manigancent et filent plusieurs aventures pour ne pas manquer d'amants: ceci est pour lui une vérité universelle. (p. 220)

Il est étrange que, Mirzoza à part, les trois femmes fidèles et honnêtes meurent. Est-ce que Diderot moralise ou est-il cynique? Est-ce que la mort est le destin funeste de l'amour sincère? Ou est-ce que la mort de l'être cher l'embellit aux yeux du survivant?

Conclusion

La position de Diderot vis-à-vis de la femme dans Les Bijoux indiscrets est plutôt ambiguë. Il semble critiquer les femmes plus sévèrement que les hommes. Par l'insistance qu'il met à nous décrire leurs travers, la balance penche contre elles. C'est une femme, Thélis, qui est un fléau. Il critique les petits-maîtres vantards au chapitre 36, mais c'est le seul moment où il se montre vraiment sévère envers les hommes. Il blâme un peu Sélîm, et il le montre par l'énumération et la description des aventures de ce dernier, et plus particulièrement dans l'aventure d'Olympia. Mongogul même ne peut pas croire que son ministre agisse ainsi; cette action est: "d'une méchanceté!... comment peut-on tyranniser une jolie femme, la mettre à contribution sous peine d'exécution militaire." (p. 248) Quoique Sélîm ne soit pas le héros du conte, il

y occupe néanmoins une place assez importante. Ses aventures sont plus nombreuses que celles du Sultan, à qui on en suppose seulement. Il est évident que pas un seul personnage ne représente totalement la pensée de l'auteur, ou son point de vue. Diderot observe la société. Il remarque des personnes qui ont des caractères différents, il est quelquefois en accord avec certaines de leurs opinions et quelquefois il s'y oppose. Pour mettre à l'épreuve sa philosophie, il présente des personnages qui lui ressemblent à un certain degré et d'autres qui ont un tempérament différent du sien. Ces personnages jouent donc un rôle que l'auteur leur a assigné. Sous cette optique, l'auteur est également acteur et metteur en scène. Diderot présente à ses contemporains un miroir dans lequel ils peuvent se reconnaître. Il critique leurs travers en les exagérant. Il rend les défauts comiques et édifie ses lecteurs tout en les distrayant.

Georges May remarque: "on n'a pas assez dit, en effet tout ce que l'oeuvre du philosophe doit aux femmes et avec quelle insistance elle les célèbre."¹¹ Pour ma part je trouve que dans ce conte, il les critique plus qu'il ne les célèbre. Sainte-Beuve commente la justesse des descriptions chez Diderot qui, dit-il, décrit d'après nature: "En prononçant le nom de femmes nous avons touché la source la plus abondante et la plus vive du talent de Diderot comme artiste. Ses meilleurs morceaux, les plus délicieux d'entre ses petits papiers, sont certainement ceux où il les met

en scène, où il raconte leurs abandons, les perfidies, les ruses dont elles sont complices ou victimes, leur puissance d'amour, de vengeance, de sacrifice, où il peint quelque coin du monde, quelque intérieur auquel elles ont été mêlées."¹² Diderot est un philosophe et un homme, il se rend compte que sa philosophie est un idéal et qu'un homme vit dans un monde concret qui n'est pas parfait. Paul Lecoq décrit le dilemme de l'auteur: "Il va se dédoubler, anarchiste au fond de lui-même, par tempérament et par réflexion, conformiste au dehors, car, il le confesse, 'il y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous qu'à être sage tout seul'."¹³ Ses idées sont souvent en conflit avec la vie pratique, il se rend compte qu'il ne peut pas vivre dans un monde idéal. Ce conflit dans son attitude envers les femmes et ses relations avec elles, se reflète dans la peinture de ses personnages de romans.

NOTES

- ¹ Vivienne Mylne et Janet Osborne, "Diderot's Early Fiction: Les Bijoux indiscrets and L'Oiseau blanc," Diderot Studies, 14 (1971), p. 148.
- ² Marie Laure Swiderski, "La condition de la femme française au 18ème siècle d'après les romans," dans Paul Fritz et Richard Morton, Women in the Eighteenth Century and Other Essays (Toronto Sarasoto: Samuel Stevens, Hakkert et Co., 1976), p. 116.
- ³ André Billy, dans Denis Diderot, Oeuvres (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1951) notes, pp. 1407-1413.
- ⁴ Billy, p. 1407.
- ⁵ Robert Challe, Les Illustres Françaises (Paris: Edition des belles lettres, 1967), p. 401.
- ⁶ Swiderski, dans Fritz et Morton, p. 122.
- ⁷ Georges Roth, Lettre à Sophie Volland (22,11,1768), XIII, p. 231.
- ⁸ Roth (31,7,1962), IV, p. 86.
- ⁹ Léon Abensour, La Femme et le féminisme avant la Révolution (Paris: E. Leroux, 1923), p. 8
- ¹⁰ Mme de Vandeul, Mémoires dans Denis Diderot, Oeuvres complètes, Jules Assézat, I, p. 40.
- ¹¹ Georges May, Diderot et La Religieuse (New Haven: Yale University Press, 1954), p. 102.

- ¹² Charles-Augustin Sainte-Beuve, Portraits littéraires
(Paris: Maxime Leroy, 1949), I, p. 886.
- ¹³ Paul Lecoq, "Sur les femmes," Europe, 405-406 (janvier-
février 1963), p. 123.

CHAPITRE II

LA RELIGIEUSE

Au 17^{ème} siècle le mouvement libertin s'est manifesté sous deux formes. La première, pratiquée par les jeunes nobles débauchés et certains bourgeois, était scandaleuse. Elle consistait à se divertir et à critiquer la religion, en récitant des couplets blasphématoires. La deuxième plus discrète est la continuation de la philosophie des anciens par l'intermédiaire de la Renaissance. Les deux formes avaient en commun le goût et les habitudes de l'indépendance.¹ Malgré les répressions du pouvoir, la philosophie libertine continuait à se propager dans le cercle des érudits. Les libertins du 17^{ème} siècle rejetaient les doctrines des religions révélées ainsi que leur morale. Ils considéraient les religions comme étant un moyen de répression politique inventé pour subjuguier les peuples. Sous l'influence des découvertes scientifiques et des voyages, les libertins en arrivent à questionner et à rejeter les idées non prouvées; c'est le septicisme philosophique. La primauté de l'homme est également mise en question, et Gassendi soutient que l'intelligence de l'homme est le produit de ses sens. Cette philosophie sensualiste conduira à une conception matérialiste de l'homme, qui sera la base de l'esprit philosophique du 18^{ème} siècle. L'épicurisme des libertins du 17^{ème} siècle se développe puis se con-

fond au 18^{ème} siècle avec l'hédonisme sous toutes ses formes. Les critiques de certains philosophes libertins comme Cyrano de Bergerac, ainsi que des penseurs comme Fontenelle et Bayle, contre l'autocratie de Louis XIV et les abus de la cour, commencent à se faire entendre.

Le 18^{ème} siècle est caractérisé par l'abandon de la tradition et le relâchement de la discipline intellectuelle, morale et religieuse. C'est une période d'émancipation morale; le Régent et son entourage en donnent le plus flagrant exemple. Les spéculations des financiers apportent des fortunes et entraînent des ruines du jour au lendemain. Les gens perdent confiance dans un monde devenu instable, et veulent jouir du moment présent, ne recherchant que le bonheur terrestre. La haute société suit l'exemple de la cour et le libertinage devient synonyme des mœurs dissolues.

Les philosophes et les penseurs propagent leurs critiques des institutions religieuses, du pouvoir et des mœurs, dans les salons et dans la littérature. La restriction des libertés individuelles prescrites par le clergé et renforcée par le gouvernement est en conflit avec l'esprit philosophique qui est basé sur la nature et la liberté. On demande l'instauration d'une plus grande liberté civile, l'abolition des privilèges et des abus. Un des aspects de la critique des institutions religieuses et de la société, est symbolisé par la critique de la

vocation forcée. C'était un moyen très répandu pour limiter la liberté de la femme. Les Goncourt affirment que: "le couvent prend une importante place dans la vie de la femme. C'est l'école de sa jeunesse, le refuge des moins favorisées par la fortune et la beauté, la punition des dévergondées, l'abri des veuves et des femmes séparées de leur maris, le séjour des favorites repenties."² Diderot et les philosophes se récrient contre cette coutume en réclamant plus de liberté individuelle, religieuse, et civique. Dans La Religieuse l'auteur se sert d'un fait divers pour traiter les thèmes de l'injustice sociale, de l'absence de la liberté de choix, et montrer comment la perversion peut être engendrée par la frustration des impulsions naturelles.

Suzanne Simonin

Diderot présente son héroïne, Suzanne Simonin, comme une enfant naïve et franche quoique légèrement présomptueuse. Elle croit avoir plus de talent, plus d'esprit, être plus jolie et posséder un caractère plus agréable que ses soeurs bêtes, sottes, laides et orgueilleuses. Depuis son enfance, elle cherche à excuser et à comprendre le favoritisme marqué de ses parents envers ses soeurs. Elle écoute et finit par se l'expliquer ainsi: "Peut-être, mon père avait quelque incertitude sur ma naissance, peut-être rappelais-je à ma mère une faute qu'elle avait com-

mise, et l'ingratitude d'un homme qu'elle avait trop écouté."

(p. 266) Dès sa plus jeune enfance l'injustice qu'elle subit dans la maison paternelle la poursuit comme une malédiction, et c'est de cette injustice qu'elle va souffrir toute sa vie.

Dès le début du récit, Diderot prépare la mise en scène du roman. Son héroïne, Suzanne Simonin, va lui servir de prétexte pour critiquer l'injustice de la société et des institutions. Le drame de La Religieuse n'est pas celui d'un cas isolé. La littérature du 18^{ème} siècle en abonde. Nous le retrouvons dans la Vie de Marianne de Marivaux, dans les Illustres Françaises de Challe et dans Manon Lescaut de l'abbé Prévost. Swiderski déclare que: "bien avant La Religieuse, le roman abonde en vocations forcées. Le thème immortalisé par Diderot est aussi fréquent dans la littérature que celui du mariage de convenances."³ Suzanne fait sa première expérience de la vie monastique au couvent de Sainte-Marie à l'âge de seize ans et demi. Elle y est envoyée par ses parents qui veulent se débarrasser d'elle, tandis qu'ils établissent confortablement ses soeurs. Il y avait en France une forte pression sociale et économique, sur les familles d'un certain rang, pour nantir leur fille d'une grosse dot. Cette tendance nous est présentée tout au début du roman pour en préparer la trame: les parents de Suzanne se sont ruinés en dotant leurs filles aînées, et selon l'usage en de pareilles circonstances destinent la cadette à prendre le voile. Ce qui

leur reste de fortune ne leur permettra pas de l'établir en conformité avec leur niveau social. Suzanne proteste vainement contre cet état de choses. Elle n'est pas née prédisposée à la foi et à une vie de recluse; ses goûts, son physique attrayant, ses talents naturels, la destinent à son sens, à une vie de société.

Au couvent de Sainte-Marie, Suzanne décrit la perfidie et l'hypocrisie des religieuses qui en dirigent la vie. Elle les accuse d'artificialité car elles dissimulent leurs véritables pensées et émotions tout en endoctrinant les novices et endormant leur méfiance. Suzanne décrit ainsi l'attitude de la Supérieure: "Elle joignit à ces propos insidieux tant de caresses, tant de protestations d'amitié, tant de faussetés douces...et je me laissai persuader." (p. 268) A plusieurs reprises Diderot décrit l'hypocrisie qui, ici comme ailleurs et peut-être même plus que dans la société en général, est cultivée au plus haut degré. Ici il faut dissimuler la réalité aux pauvres innocentes et les entraîner dans l'engrenage de la vie monastique en enrobant l'amertume de cette vie par des propos mielleux. Ce traitement inhumain est une façon efficace de se débarrasser du surplus de jeunes filles sous le couvert d'une noble et honorable cause, en les mettant au service de Dieu. En réalité "C'est la sentine où l'on jette le rebut de la société." (p. 342-343) Le jour où Suzanne doit prendre le voile arrive, mais la postulante continue

à résister. Elle pressent indistinctement le gouffre dans lequel elle va tomber. Diderot décrit en psychologue les sentiments et les réactions de la jeune fille. C'est un jour des plus tristes: vingt fois ses genoux se dérobent sous elle, et elle tombe presque sur les marches de l'autel. C'est une victime que l'on mène au sacrifice; elle se voit comme stupide dans le vrai sens du mot, ou comme sous l'effet d'un narcotique. Elle dit: "je n'entendais rien, j'étais stupide, on me menait et j'allais, on m'interrogeait et on répondait pour moi." (p. 269) En employant le pronom personnel indéfini "on", Diderot évoque un monde impersonnel qui conspire pour déterminer le sort de la jeune fille, pour lui enlever sa liberté de choix.

Suzanne voit ses actions en spectatrice. Elle se décrit comme si elle se voyait de l'extérieur. Elle analyse ses actions et voit les réactions et les émotions qu'elle suscite chez les autres. Elle anticipe également la réaction qu'aura le Marquis lorsqu'il recevra les lettres qu'elle lui envoie, pour solliciter sa sympathie. Elle s'excuse ensuite de lui faire de la peine en profitant de sa bonté. Suzanne analyse sa situation; les soupçons qu'elle avait se sont confirmés: elle n'a pas de père, et sa mère envahie par le remords et le scrupule la considère comme la source de ses maux. Elle est sans fortune, mais elle s'accroche comme une naufragée à l'espoir qu'un jeune homme pourra l'épouser pour ses qualités personnelles et son charme, sans exiger

une dot qu'elle ne possède pas. Par l'extrémité à laquelle elle s'est rendue en renonçant à ses vœux au couvent de Sainte-Marie, elle se rend compte qu'elle a perdu tout espoir de se trouver un mari, car, si les hommes louent, ou prétendent louer, une certaine fermeté de caractère chez les femmes, par contre ils ne l'acceptent pas chez leur épouse. (p. 282) Les jeunes filles doivent donc cacher par hypocrisie les traits de caractère non prisés par la société, si elles veulent se marier.

Suzanne doit se rendre à l'évidence que sa vie ne lui permet aucune issue, que son avenir est déterminé sans espoir de modification, même après la mort de ses parents. Elle doit se résigner et suivre la route qu'on lui a tracée malgré elle. Elle s'y engage comme dans un labyrinthe d'où il est impossible de sortir. C'est la fatalité de sa destinée qui rend l'histoire de La Religieuse si poignante.

Ce qui montre cette jeune fille si pathétique est la pleine conscience qu'elle a de sa lutte contre les obstacles insurmontables dressés par un système pernicieux. Elle garde une lueur d'espoir quoique rien ne le justifie; il faut avoir un courage immense pour persévérer dans sa croisade contre l'injustice des vœux forcés, et le manque de liberté de disposer de soi. Faut-il appeler cette détermination entêtement de tête dure et vengeance contre ses persécutrices, comme Mère Sainte-Catherine est portée à le croire? Ou bien est-ce plutôt sa planche de salut,

son seul espoir de survie? Diderot nous peint les phases du changement psychologique qui s'opèrent dans la personnalité de Suzanne. Après la mort de sa consolatrice, Mère Monie, elle est atteinte d'un abattement total, et bientôt une révolution s'en suit. Soeur Suzanne décide de suivre à la lettre le règlement du couvent, et de ne rien faire en dehors de ce règlement. Elle incite ses compagnes à agir d'une façon militante, mais toujours dans les règles prescrites par le couvent. Cette initiative est contrecarrée par de sévères représailles. Suzanne a enfreint les règles tacites de cette mini-société faite de cliques et de partisans divisés en deux camps principaux, celui des favoris et celui des non-favoris. Les forces contre-révolutionnaires, disposant de l'appui de la Mère supérieure Sainte-Christine, persécutent avec une cruauté raffinée Suzanne, qui est le chef de file de l'opposition. Suzanne se reconnaît battue mais ne se résigne pas. Elle essaye de révoquer ses vœux et ce faisant, fait preuve d'un cynisme d'adulte éprouvée par la vie. Le monde s'intéresse à ses malheurs: "On me plaignit, on m'offrit du secours, je retins la bonne volonté qu'on me témoignait pour le temps où je pourrais en avoir besoin." (p. 314) Elle a appris à cultiver la prévenance des personnes qui pourraient l'aider à atteindre son but, et à négliger les attentions des personnes de qui il n'y a rien à gagner pour son cas.

Les idées de Diderot

Dans ce roman, le fait que la vie au couvent n'est pas choisie par vocation réelle est manifesté dans le comportement des religieuses. Comme elles ne se sentent pas obligées de renoncer aux biens terrestres pour ne s'occuper que des aspirations de l'âme, elles conservent les mêmes attitudes frivoles que leur société. Suzanne est admirée par ses compagnes: "comme elle est belle, comme ce voile noir relève la blancheur de son teint, comme ce bandeau lui sied, comme il lui arrondit le visage, comme cet habit fait valoir sa taille et ses bras." (p. 269) Ces propos lui semblent déplacés. La Mère des religieuses va jusqu'à lui donner des conseils de maintien digne de Marcel. (p. 286) Suzanne confirme ces observations dans son miroir. Elle se trouve belle et sa vanité en est flatée; pourtant elle critique ces mondanités qui à son avis vont à l'encontre d'un maintien pudique et réservé de religieuse.

La Religieuse fait le procès des couvents, et la cause du personnage principal est plaidée devant le marquis de Croismare qui ressemble d'une manière étrange à Diderot le philosophe. Robert J. Ellrich remarque les similarités de caractère qu'il y a entre le philosophe et le Marquis, et en conclut que Diderot se fait le juge, dans ce roman, d'une société dénaturée.⁴ Ronald Grimsley qualifie La Religieuse de roman à thèse, dirigé contre la vie monastique.⁵ Mais La Religieuse vise non seulement les

couvents, mais le gouvernement et la société entière. Le droit coutumier ne procure aucune protection aux femmes, mais bien au contraire, les rend pratiquement esclaves de l'homme que ce soit leur père, leur mari ou leur frère, et cela grâce au droit de propriété qui garde les filles mineures toute leur vie.

Au 18^{ème} siècle, la préoccupation continuelle avec la nature et le naturel, ainsi qu'avec les libertés individuelles, rend certains encyclopédistes et philosophes hostiles à la vie monastique qui, selon eux, est contre nature; on pense en particulier à J.-J. Rousseau, Condillac et Diderot. Celui-ci était considéré comme une des têtes du parti intellectuel.⁶ La vocation forcée tout comme le mariage forcé est dénoncée comme étant une violation de la liberté de l'individu. Suzanne, dès le début de son histoire, nous présente son père comme un homme déjà âgé quand il épouse sa mère, situation très courante et acceptée au 18^{ème} siècle. Diderot nous montre dans Les Bijoux indiscrets que le mari de Thélis était deux fois plus âgé qu'elle. Pamela H. Smith observe dans sa thèse que Diderot perd la tête quand vient le moment de trouver un mari à sa fille Angélique: "Thus we find him offering her at the age of fourteen to Vialet, an old friend whom he had just detached from a liaison with Mme Le Gendre. His attempt to offer her to Sedaine after the success of Le Philosophe sans le savoir was probably more a gesture than a serious offer, but there is always the possibility that it might have been accep-

ted."⁷ Si Mme Simonin se laisse séduire, elle ne devrait pas en être blâmée étant donné les circonstances dans lesquelles on élevait les filles puis disposait d'elles. Il faut également noter que Diderot ne blâme nullement la mère de Suzanne de s'être laissée séduire, bien que la société stigmatise celles qui ne savent pas résister à leurs désirs. Paul Lecoq remarque que Diderot, visant à donner l'illusion de la vie réelle, présente la fidélité dans le mariage ou même dans l'amour comme un mythe responsable de toutes les tragédies.⁸

Dans La Religieuse, la trame de l'histoire repose sur l'infidélité de Mme Simonin. Elle s'accuse avant sa mort de ce seul péché de sa vie, et Diderot trouve cette erreur pardonnable par rapport au vrai péché d'avoir entravé l'épanouissement de la jeune fille, en la cloîtrant dans un couvent. Aux yeux de l'auteur, la naissance illégitime de Suzanne est peut-être un embarras social et familial tandis que le cloîtement, l'emprisonnement à perpétuité, est un péché contre la nature et l'humanité. Suzanne ne veut pas être enterrée toute vive: "Hélas! je n'ai ni père ni mère, je suis une pauvre malheureuse qu'on déteste et qu'on veut enterrer ici toute vive." (p. 267) Wilson explique que la position de la femme était étroitement reliée à sa fortune: "women's position went back to money, as such things usually do - dowries, dower rights, the legalistic safeguarding of family estates."⁹ C'est surtout la légitime, c'est-à-dire l'héritage

qui trouble Mme Simonin. L'idée que cette fille illégitime pourrait se prévaloir des mêmes droits que ses soeurs est une torture pour la mère: Suzanne pourrait devenir l'usurpatrice des biens d'un homme qui ne lui est rien. Comme elle n'avait aucun droit à une dot de M. Simonin pour l'établir confortablement, il fallait à tout prix l'enfermer dans un couvent, et l'empêcher ainsi de réclamer sa part de la fortune qui selon les apparences devait lui revenir. Il fallait également la mettre à l'abri du besoin tout en la protégeant.

La mentalité de la société était bornée au point de ne pouvoir s'imaginer la position d'une jeune fille non mariée. Cet état de vieille fille était, selon les critères sociaux, pire que la vie de recluse, car si la fille en venait à perdre ses parents, elle n'aurait aucune protection masculine. Elle deviendrait la proie des mauvais pensants, ou elle serait réduite à une position subalterne dans la famille d'un proche parent, qui de bonne ou de mauvaise grâce, voulait bien la garder sous sa tutelle. Les filles d'un certain niveau social n'étaient préparées qu'à devenir une épouse, ou à être reléguées dans un couvent. Le père Séraphin essaye de montrer à Suzanne que si elle ne voulait pas d'une vie de couvent, elle serait dans l'indigence: "Mademoiselle, le pain qu'on reçoit est bien dur, vous ne savez pas ce que c'est que la peine, le travail, l'indigence." (p. 280-281) Comme il n'est pas question qu'une fille de son rang travaille, il ne lui reste donc

aucun espoir d'échapper à son sort.

Swiderski décrit les conditions sociales qui font ressortir les limites imposées sur le personnage d'un certain rang social. Elle explique que ces limites sont plus strictement imposées à la conduite du sexe faible: "Sa conduite et son avenir sont dictés par son cercle social, une naissance illégitime pèse plus lourdement sur le destin d'une jeune fille."¹⁰ On peut déjà prévoir que la vie de Suxanne ne va pas être sans difficultés. La conduite de Mme Simonin n'a rien d'étrange: elle essaye de son mieux de réparer un égarement de jeunesse; elle connaît le monde et veut mettre sa fille à l'abri des tentations, de l'égoïsme féroce de ses soeurs et beaux-frères, et plus particulièrement des séducteurs, car nous savons que Suzanne est jolie et que le fiancé de sa soeur voulait la courtiser. En apparence, du point de vue social, la conduite de Mme Simonin est celle d'une mère qui prend à coeur l'intérêt de sa fille. Mais en réalité elle est guidée par la peur de l'enfer, de la punition divine, non seulement pour l'adultère qu'elle a commis mais pour les résultats qu'a engendrés cet acte. L'illégitimité de Suzanne et l'héritage qu'elle pourrait partager si elle révoquait ses vœux, est une possibilité effrayante pour la mère. Elle le dit explicitement: "le peu que je puis faire pour vous, je le dérobe à vos soeurs... cependant j'espère n'avoir rien à me reprocher en mourant...vos soeurs ont obtenu des lois un nom que vous tenez du crime." (p.

284-284)

Plus le moment de sa mort approche, plus son péché lui devient horrible. Elle espère que par sa dévotion et son service à Dieu, la jeune fille rachètera la faute de sa mère. Suzanne, victime de la société, plaide sa cause devant un juge, et par l'intermédiaire de Diderot, devant la société entière qui est son bourreau. Celle-ci d'un côté voit et ressent l'injustice perpétrée contre cette jeune fille, mais elle est incapable de lui rendre justice car cela nuirait à la stabilité de la pyramide sociale. Mme Simonin est donc le bourreau de Suzanne parce qu'elle incarne les valeurs de la société.

Le père Séraphin plaide la cause de la mère devant son juge Suzanne: "Mon enfant plaignez votre mère, plaignez-la encore plus que vous ne la blâmez. Elle a l'âme bonne, c'est malgré elle qu'elle en use ainsi." (p. 278) Il essaye de convaincre la jeune fille, en faisant appel à sa sensibilité, de prendre son sort en patience et de s'en faire un mérite devant Dieu. Diderot, en bon psychologue, prépare le terrain, tout comme Suzanne le fait en écrivant sa première lettre au Marquis de Croismare. Elle lui dit qu'elle sait qu'il a une fille qu'il aime et dont il est aimée. Il peut donc s'imaginer cette jeune fille, presque du même âge que la sienne, mais orpheline et poursuivie par la justice ou plutôt l'injustice de la société. Elle savait qu'il avait déjà pris un vif intérêt à son affaire, et elle espère qu'il lui

viendra en aide.

Diderot sait sur quelles cordes jouer, pour toucher le coeur de son ami. Il peut s'imaginer d'avance la réaction du Marquis en lisant la lettre qu'il compose pour le mystifier. Diderot fait premièrement ressortir le côté bien féminin, bien "naturel" des jeunes filles qui ne s'efface pas dès qu'elles traversent la porte du couvent. Deuxièmement ce cloîtrement, de par sa nature, a engendré une conduite sexuelle aberrante. Ces jeunes filles, dès leur plus jeune âge, sont éduquées à plaire, à devenir un objet d'agrément peut-être dans ces mêmes couvents où on les prépare à une vie de société, en cultivant les talents à la mode, comme le chant, la musique, la peinture, la broderie et la soumission à un mari auquel chacune est destinée. Se trouvant tout à coup emprisonnées et frustrées dans leurs rêves de semi-autonomie, leurs désirs d'être adulées et leurs besoins sensuels, elle se révoltent. Certaines, dans leur désespoir, sont conduites à la folie ou au suicide. Diderot reproche à cette éducation de maintenir les jeunes filles dans l'ignorance et à l'abri des vicissitudes de la vie. On leur apprend à avoir peur d'être sans protection masculine. L'éducation s'efforce de produire des jeunes femmes dociles, prêtes à adopter le rôle qu'on leur désigne et de se soumettre à leur sort sans protester. Dans ces conditions, on peut prévoir que la société essaierait avec ses préjugés, d'anéantir la résistance,

l'opposition, la révolte de Suzanne, en fermant les yeux sur les circonstances de son entrée au couvent, et par conséquent de l'injustice dont elle est victime.

Sa situation n'est d'ailleurs nullement unique comme on l'a déjà signalé. Ce qui la distingue des autres infortunées, c'est son courage, sa fermeté de caractère et son refus de se plier aux exigences des circonstances c'est-à-dire de jouer l'hypocrite, ce qui irait à l'encontre de sa nature. Son innocence et son honnêteté l'ont rendu suspecte et même dangereuse à l'autorité du couvent. Une jeune fille moins obstinée que Suzanne et ne croyant pas aussi fermement à ses convictions serait devenue insensée. Refusant de s'intégrer, la religieuse nuit au bon fonctionnement du cloître, et fait figure d'anarchistes qu'il faut subjuguier. Le système social ne peut pas rendre justice à Suzanne, car il ne peut pas courir le risque qu'elle devienne un critère par lequel pourraient se mesurer les autres. Samir Habib Rizk voit la situation et la décrit en ces termes: "her tragedy is in the insolubility of her problem: her society cannot do her justice without destroying itself."¹¹

Les autres personnages féminins dans

La Religieuse

Mme Simonin est intransigeante, indifférente, sans pitié et même méchante envers sa fille lorsque cette dernière lui demande

pardon de son éclat à Sainte-Marie: "Vous êtes toujours ma mère, je suis toujours votre enfant," (p. 277) mais la mère selon les critères sociaux du 18^{ème} siècle ne se conduisait pas en mère dénaturée. Il était de bon ton, admissible et même naturel d'aimer l'enfant né d'un homme chéri, et de haïr l'enfant né d'un homme détesté ou désagréable. Il était donc normal que Mme Simonin ressentie du dépit, de la haine pour un homme qui l'a bafouée, trahie, et que ce sentiment se reporte sur l'infortunée Suzanne. Cette conduite involontaire, ajoutée à celle du remords éveille les soupçons de M. Simonin et de Suzanne. La mère d'ailleurs reconnaît son attitude: "Et puis vous l'avouerez-vous, vous me rappelez une trahison, une ingratitude si odieuse de la part d'un autre, que je n'en puis supporter l'idée; cet homme se montre sans cesse entre vous et moi; il me repousse et la haine que je lui dois se répand sur vous." (p. 283) Toutefois elle reste mère et fait des sacrifices pour subvenir aux besoins de sa fille, malgré la peur de Dieu et les exigences de l'héritage. Sur son lit de mort, voyant les manigances et l'égoïsme de ses filles aînées, elle réussit à leur dérober ses économies pour les envoyer à l'infortunée Suzanne.

La Mère Sainte-Christine est une femme superstitieuse au caractère petit, à l'esprit étroit. Ici Diderot attaque les jésuites et leur interdiction de lire l'Ancien et le Nouveau Testament. Il fallait que les religieuses acceptent à l'aveuglette

les préceptes qu'on leur apprenait, sans pouvoir les comprendre, ni vérifier la véracité de leur enseignement. Ils prêchaient également les pénitences corporelles et prescrivait l'usage du cilice et de la discipline. Aux mains de Mère Sainte-Christine, Suzanne souffre les plus cruelles persécutions. La Mère supérieure et ses suivantes donnent à Suzanne l'envie de se suicider par crainte de la folie et pour mettre fin à ses souffrances.

La Supérieure de Saint-Eutrope est une petite femme au caractère inégal, bonne, compatissante, gaie, mais mal adaptée à cette vie de supérieure. Elle se conduit comme si elle était dans le monde, et a adapté la vie rigide de couvent à son goût du plaisir, ses goûts mondains. Elle est naturelle et ne croit pas que son homosexualité, qu'elle ne reconnaît pas comme telle, est un péché contre Dieu; la vie est agréable au couvent. Dom Morel analyse ainsi la personnalité de la supérieure: "Elle n'était pas faite pour son état; et voilà ce qui en arrive tôt ou tard, quand on s'oppose au penchant général de la nature: cette contrainte la détourne à des affections dérégées, qui sont d'autant plus violentes, qu'elles sont mal fondées; c'est une espèce de folie." (p. 411) Comme rien dans le texte ne s'oppose à ce jugement, on peut supposer que c'est également l'avis de Diderot. Il croit que si on contrarie la nature on est conduit à l'hystérie. Cependant c'est surtout chez les femmes que se manifeste l'hystérisme, car elles accumulent en silence des énergies qu'elles de-

vraient dépenser. Cette idée sera reprise et développée dans l'essai Sur les Femmes où Diderot expliquera que c'est parce que les hommes sont plus libres, plus éduqués et ne sont pas soumis aux mêmes contraintes sociales, qu'ils sont moins inclinés à l'hystérie.

Diderot ne pouvait pas en toute conscience condamner toutes les religieuses, car s'il l'avait fait on aurait douté de l'authenticité de ses motifs. Le caractère de Mme de Moni, la Supérieure de Longchamp, répond à cette considération. C'est une femme sensible, bonne, indulgente, raisonnable qui n'a pas perdu contact avec la réalité. Elle a vécu et bénéficié des expériences de la vie. Elle a pris le voile volontairement à l'âge d'adulte. Elle est vertueuse, honnête, franche, douce, a de la piété et semble inspirée par Dieu. Par ses prières, elle inspire à ses religieuses du transport, de l'enthousiasme, de la ferveur. Diderot semble admirer cette femme éclairée et juste. Il nous prouve par là que la religion librement embrassée dans la maturité n'est pas à critiquer. Tout comme Diderot, elle dénonce l'injustice des vœux forcés: "Je n'ai vu aucune personne entrer en religion sans inquiétude; mais je n'ai éprouvé sur aucune autant de trouble que sur vous." (p. 292) Mme de Moni critique également le jeune âge des novices qui entrent en religion sans savoir à quoi elles s'engagent, ni les dangers qu'elles peuvent encourir si elles tombent sous le joug d'une supérieure acariâtre et in-

juste. "Je peux faire de ces créatures si douces, si dociles, si innocentes, des bêtes féroces et cette métamorphose est d'autant plus grande pour celles qui sont entrées en religion plus jeunes." (p. 322)

Les personnages masculins dans

La Religieuse

Bien que dans La Religieuse le rôle prépondérant soit accordé aux femmes, et plus particulièrement à l'héroïne Suzanne, nous y trouvons quelques portraits d'hommes. M. Simonin aime sa femme, il est mécontent de Suzanne car elle refuse d'obéir à la volonté de sa mère. Il soupçonne la vérité sur la naissance de la jeune fille et le montre par son intransigeance envers elle. Mme Simonin en fait la remarque à sa fille: "Je ne vous vois jamais à côté de lui sans entendre ses reproches, il me les adresse par la dureté dont il en use avec vous." (p. 283) Il est vrai qu'il est dur et injuste envers Suzanne, mais c'est un bon mari et un père tendre. Somme toute ce n'est pas un homme antipathique. Le second personnage important est le père Séraphin qui, entré tard en religion, a de l'humanité. Ici encore Diderot nous indique qu'une vocation librement choisie est plus apte à produire de bons religieux. Pris à son propre jeu, l'auteur ressent de la compassion pour Suzanne. Il s' imagine également comment une mère comme Mme Simonin doit se comporter, et il décrit le dilemme et

la souffrance morale d'une telle mère. Le père Séraphin sollicite la compréhension et la sympathie de Suzanne pour sa mère: "Il est dur pour une mère d'avouer une faute grave à son enfant." (p. 279)

L'avocat M. de Manouri prend Suzanne en pitié et il fait tout son possible pour la délivrer de sa prison, et en attendant ce jour, il essaye d'adoucir son sort en présentant une requête de la voir chaque fois qu'il le demande, empêchant ainsi une seconde expérience du cachot.

Il y a aussi l'autorité suprême du grand vicaire M. Hébert, homme âgé, brusque mais bon, éclairé et juste, et qui possède beaucoup de douceur. Il fait le bien par esprit d'ordre, (p. 333) il est impressionné par la douceur de cette jeune fille si pitoyable, et horrifié par la conduite de la Supérieure envers Suzanne, il lui jette un regard terrible. (p. 335) Le dernier personnage masculin important est dom Morel, âgé de quarante ans, confesseur du couvent de Sainte Eutrope qui, lui aussi, fut forcé d'entrer en religion. (p. 408) Suzanne lui révèle son dégoût pour son état et dit de lui qu'il "n'était guère moins à plaindre que moi." (p. 408) Encore une fois Diderot réitère ses convictions en les plaçant dans la bouche de dom Morel: "que la condition d'un religieux, d'une religieuse qui n'est point appelée est fâcheuse." (p. 409) Dom Morel est un homme qui a des qualités et des défauts. Il joue le rôle de confesseur, mais par devoir et

sans conviction. Quand les persécutions dont l'accablent ses supérieurs deviennent intolérables, il décide de se sauver et de délivrer Suzanne de sa prison.

Diderot ne semble pourtant pas approuver cette démarche, car il noircit le caractère de ce religieux en lui faisant prendre des libertés avec sa protégée. Pourquoi est-ce que Diderot se conduit plus sévèrement avec dom Morel qu'avec Suzanne? Il ne semble pas totalement désapprouver la fuite de la jeune fille, quoiqu'il montre que sa vie en dehors du couvent est au moins aussi insupportable qu'elle l'a été dedans; il va même jusqu'à dire que Suzanne aurait souhaité y retourner pour échapper à la méchanceté des hommes. Est-ce qu'il indique par là qu'il est dangereux de s'opposer à l'ordre social? Diderot tend implicitement dans ce roman à nous montrer que l'idéal doit céder toujours aux conditions de la rude réalité. Je crois que Diderot veut changer l'attitude de la société vis-à-vis de la vocation forcée, mais les changements ne peuvent s'opérer que si on convainc une grande majorité de la société de l'injustice qu'elle commet. C'est en accusant les abus, et en faisant appel à la conscience de la société qu'on peut espérer réussir à abolir cette pratique. Entretemps la rude vérité est: la religieuse qui s'échappe du couvent est considérée comme une criminelle hérétique qui doit subir des souffrances inhumaines.

Conclusion

Maintes et maintes fois Diderot condamne le peu de liberté dont disposent les jeunes filles dans le choix de la vocation religieuse et par extension de disposer de leur personne. Diderot a été mis en prison, et cette expérience a produit une forte impression sur lui. Il connaît bien la sensation d'être détenu contre sa volonté. Diderot exprime avec éloquence ses idées au sujet des couvents et des institutions en général. (p. 340) Il dit que les tribunaux et la société regardent d'un oeil défavorable la réclamation contre les voeux. Il est d'avis qu'il faudrait redoubler les rigueurs des conditions par lesquelles on permet aux jeunes femmes de prendre le voile et de faciliter la sortie de celles qui ne se trouvent pas faites pour ce genre de vie; elles devraient pouvoir: "entrer difficilement en religion et en sortir facilement." (p. 340) Enfermer des êtres humains dans des couvents entrave la productivité des ressources humaines. C'est une idée très moderne en ce sens que l'oisiveté engendre des réactions anti-sociales et la violence. Si la nature et son épanouissement physique sont contrecarrés par le célibat, on peut s'attendre à des déviations sexuelles ou à la folie. C'est ce que Diderot fait voir dans La Religieuse.¹²

Diderot prend toujours la défense des opprimés; son but est d'apporter des changements radicaux en minant les fondations du système oppressif. Georges May déclare que: "la clarté de l'i-

déologie de La Religieuse est dans le récit, dans l'action, dans les personnages, elle est incorporée à la matière romanesque. C'est ce qui la distingue des autres ouvrages de Diderot. C'est un ouvrage qui synthétise la pensée totale de l'auteur. Il est totalement convaincu des opinions qu'il présente. On n'y remarque pas l'ambiguïté habituelle de Diderot. Dans cet ouvrage le coeur et l'esprit de l'auteur font corps, ce roman est sans doute le seul où sa philosophie et ses sentiments s'harmonisent."¹³

Dans La Religieuse l'auteur montre un coeur généreux et une grande compassion pour l'infortunée Suzanne. Il raconte l'histoire sans véhémence, et en homme qui connaît les réalités de la vie. C'est surtout de la pitié qu'il tend à faire ressentir à son lecteur le Marquis de Croismare. Mais d'après Billy il paraît que Diderot lui-même fut très touché par cette histoire et M. d'Alainville le trouva en train de pleurer en composant La Religieuse.¹⁴

Suzanne possède toutes les vertus en plus d'un courage admirable, mais les autres personnages féminins manquent de scrupules, de bonté et de charité, et leur caractère laisse beaucoup à désirer. Parmi elles, on trouve deux monstres. Le premier est Mère Sainte-Christine qui par son esprit borné et sa cruauté, relègue la soeur Suzanne à une existence de dépravation et de dégradation inhumaines, qui auraient finalement conduit la jeune fille au suicide ou à la folie. Le deuxième monstre c'est la Mère d'Arpajon

qui poursuit Suzanne de ses désirs sexuels, celle-ci n'étant sauvée du péché que par son innocence. La Mère supérieure ne se croit pas coupable, mais aussitôt que la jeune fille l'oblige à s'apercevoir de son crime, celle-ci devient sans le vouloir son bourreau. Parmi les hommes, un seul est blâmé par Diderot, et cela parce qu'il s'attaque à la vertu de la jeune fille. Dans ce roman l'image des femmes est plus ternie que celle des hommes.

NOTES

- ¹ Antoine Adam, Les Libertins au 17ème siècle (Paris: Buchet Chastel, 1964), p. 7.
- ² Les Goncourt, La femme au 18ème siècle (Paris: Flammarion - Fasquelle, 1862), p. 8.
- ³ Swiderski, dans Fritz et Morton, p. 110.
- ⁴ Robert Ellrich, "The Rhetoric of La Religieuse", Diderot Studies, 3 (1961), p. 135.
- ⁵ Ronald Grimsley, "L'ambiguité dans l'oeuvre de Diderot", CAIEF 13 (1961), p. 22.
- ⁶ Billy, p. 14.
- ⁷ Pamela H. Smith, "The More Complicated Sex: Diderot's view of the feminine Universe", Diss. University of Exeter (1973), p. 28.
- ⁸ Lecoq, p. 123.
- ⁹ Arthur Wilson, "Treated like imbecile children", dans Fritz et Morton, p. 91.
- ¹⁰ Swiderski, dans Fritz et Morton, p. 107.
- ¹¹ Samir Habib Rizk, "Le Réalisme chez Diderot: Image de la société contemporaine", Diss. University of Illinois, Urbana-Champaign, 1970.
- ¹² Jacques Proust, "Recherches nouvelles sur La Religieuse", Diderot Studies, 6 (1964), pp. 206-207. Diderot peut également

avoir des motifs personnels pour dénoncer les persécutions anti-jansénistes, car sa soeur Angélique est morte folle à l'âge de 28 ans au couvent des Ursulines à Langres.

^{12A} Diderot, Correspondance, Georges Roth (7,7,1816), I, p. 22: Angélique dans une lettre à Meister, affirme que sa tante est à l'origine de La Religieuse.

¹³ May, pp. 188-189.

¹⁴ Billy, p. 1415.

CHAPITRE III

JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE

Ce roman se présente comme une sorte d'heptaméron. Au cours de leur voyage, les deux héros, Jacques et son maître, racontent une série d'anecdotes. Celles-ci sont interrompues puis complétées par les personnages qu'ils rencontrent pendant leur séjour dans une hôtellerie.

Dans ce roman il ne s'agit pas exclusivement de la noblesse et de la haute bourgeoisie comme dans les romans précédents, car ici on fait également connaissance avec des fermiers, des villageois, des brigands, des marchands. Toute une galerie de femmes et d'hommes de toutes les conditions sociales défilent devant nous. Le plus important personnage féminin, la marquise de la Pommeraye, n'est introduite que vers la fin du premier tiers du roman. Elle nous est présentée par l'aubergiste qui raconte que la marquise, ayant été malheureuse dans un premier mariage, refuse d'épouser le marquis des Arcis. (p. 592) Elle consent toutefois à devenir sa maîtresse, après qu'il l'a poursuivie avec assiduité, lui faisant des promesses de dévouement et de fidélité.

L'aubergiste nous les présente en ces termes: "Le marquis des Arcis est un homme de plaisir qui croyait peu à la vertu des femmes et il en trouva une, assez bizarre pour lui tenir rigueur." (p. 592) Nous présenterons brièvement les autres femmes des anec-

dotes et nous les comparerons aux hommes.

Mme de la Pommeraye est une veuve qui a des moeurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. (p. 592) Elle sacrifie toutefois, sa réputation et sa tranquillité quand elle se rend aux instances de des Arcis et devient sa maîtresse. Elle satisfait le besoin qu'il a de dominer et de s'approprier une femme dont la vertu est irréprochable, car c'est un hédoniste qui croit peu à la vertu des femmes. (p. 591) C'est un chasseur dont le désir est surtout aiguisé par la chasse, mais qui une fois en possession de sa victime, perd son désir, se désintéresse de sa conquête, et cherche d'autres plaisirs. Nous retrouvons dans Les Bijoux indiscrets (p. 230-233) cette même tendance à poursuivre les femmes vertueuses dans le personnage de Sélim à la poursuite de Cydalise. Plus l'objet désiré est inaccessible plus il y a du mérite à l'acquérir.

La fierté était un trait de caractère très prisé au 18ème siècle et les gens étaient très susceptibles en ce qui la concernait, allant jusqu'au point de demander raison à la personne qui tant soit peu l'aurait blessée. Mme de la Pommeraye, quoique d'une vertu irréprochable, est flattée dans son amour propre par l'assiduité du marquis. Elle sait qu'ils sont du même niveau social, et qu'il n'y aura pas de mésalliance si elle répond à ses attentions. Elle refuse de l'épouser, car son veuvage vient de la délivrer des contraintes d'un mariage malheureux. Comme elle

ne veut pourtant pas renoncer au bonheur d'avoir un compagnon, elle consent à devenir la maîtresse du marquis des Arcis.

En agissant ainsi, elle est tombée au niveau des personnes communes, et a perdu un peu de l'estime qu'elle avait pour elle-même. Sa récompense est cependant d'avoir un amant qui l'aime et qui aux yeux du monde n'est pas négligeable; c'est un homme beau, jeune, noble, riche, c'est-à-dire apparemment parfait. On pouvait donc excuser la marquise et même lui pardonner cette faiblesse. Mais au moment où le marquis se désintéresse d'elle, elle qui lui a sacrifié sa réputation et sa dignité, se sentant bafouée, humiliée, décide de lui faire chèrement payer cet affront. Il lui faut une vengeance éclatante, exemplaire, humiliante pour faire ressentir à ce Casanova ce qu'il en coûte de jouer avec le coeur et la réputation d'une femme noble et vertueuse. Elle se vengera pour elle-même et pour les autres imprudentes qui se laissent prendre à l'appeau. Ce sera un exemple frappant pour tout homme qui s'adonne à de tels jeux. L'aubergiste explique dans les termes suivants le courroux de la marquise et les raisons qui l'ont poussée à agir ainsi: "Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée." (p. 604) Avec une cruauté raffinée, pour apaiser sa fureur et sa fierté meurtrie, étouffant d'indignation et de rage, elle lui prépare un appât pour se venger. Et pour ajouter du zeste à la situation, (puisqu'une femme vertueuse, honnête, noble, belle et riche n'a pu le satisfaire plus de quelques

années), il faudra lui trouver une femme qu'il mérite; seule une prostituée peut lui convenir: "Cruel homme! J'ignore quelle sera la durée de mon tourment mais j'éterniserai le tien." (p. 620) Une fois son plan arrêté, Mme de la Pommeraye s'occupe calmement et posément à l'exécuter.

En décrivant l'acheminement de la pensée de l'héroïne et analysant ses sentiments, Diderot ne semble pas la désapprouver. Elle trouve deux femmes qui, n'ayant rien à perdre et tout à gagner, se prêtent à son jeu et deviennent ses complices dans la vengeance dirigée contre le marquis. Mme de la Pommeraye arme l'hameçon et le jette au marquis qui y mord innocemment. Le marquis, qui est habitué à tout faire plier à ses désirs et tentations, ne croit pas à la vertu des femmes: "des femmes dans la misère qui résistent aux appâts que je leur ai tendus, ne peuvent être que les créatures les plus rares. Avec mes offres je serais venu à bout d'une duchesse." (p. 628) Il ne s'attend pas à cette fière résistance de la part d'une jeune fille qui lui est inférieure par sa naissance et sa fortune. Alors l'imagination et le coeur de des Arcis s'enflamment pour cette créature si noble, si dévouée, si incorruptible, si inaccessible, il la désire plus que jamais, et n'a jamais autant désiré une femme; elle devient une idée fixe. Poursuivre une femme inaccessible et essayer de l'atteindre au risque même d'en perdre la vie, est un défi très répandu dans la littérature du 18ème siècle.

Mme de la Pommeraye ressent de la pitié pour lui: "qu'avez-vous, vous rôdez comme une âme en peine." (p. 618) Mais elle étouffe très vite ce sentiment en se rappelant l'affront qu'elle a subi. Elle se joue de lui comme un chat d'une souris qu'il a attrapée sachant qu'elle ne pourra pas lui échapper: "Marquis, je crains fort que vous n'obteniez cette fille qu'à des conditions qui, jusqu'à présent, n'ont pas été de votre goût." (p. 621) Enfin le marquis en arrive à l'extrême où Mme de la Pommeraye veut le mener. Il décide d'épouser Mlle d'Aison car c'est le seul moyen de se l'acquérir: "J'arrive, déterminé à la plus haute sottise qu'un homme de mon état, de mon âge et de mon caractère puisse faire, je l'épouse." (p. 627) Malicieusement, traîtreusement, elle essaye de l'en dissuader, pensant bien qu'il est résolu à exécuter son projet: "l'affaire est grave et demande de la réflexion, vous pourriez vous tromper." (p. 627) Elle le tient enfin et commence à savourer sa vengeance. Elle mène si habilement son jeu qu'il ne s'aperçoit de rien; il va même jusqu'au point de lui suggérer de remplir, par un mari, le vide qu'il a laissé. Pourtant Mme de la Pommeraye lui envoie à plusieurs reprises des reproches cinglants et menaçants: "Je suis vindicative" (p. 628) et elle est assez bizarre pour s'offenser de l'infidélité. Elle se moque également de lui en approuvant son choix d'une épouse, et lui déclare sarcastiquement: "celle que vous aller avoir vous convient de tout point mieux que moi." (p. 629) Elle porte sa

vengeance au plus haut degré de raffinement, faisant attendre des Arcis au point qu'il brûle à petit feu d'impatience. Elle veut qu'il s'assure de ses sentiments, qu'il les analyse pour ne pas commettre un acte qu'il regrettera plus tard: "Elle exigea du marquis encore une quinzaine afin qu'il s'examine derechef."
(p. 629)

Mme de la Pommeraye ne possédait pas cette formidable stature avant de se compromettre; c'était une femme vertueuse et respectée: "qui jouissait de la plus haute considération dans le monde par la pureté de ses moeurs." (p. 636) Mais après avoir été bafouée par le marquis, elle devient féroce. Crocker affirme que c'est en se rebellant contre les règles sociales et les foulant aux pieds qu'elle se réalise pleinement: "It is in evil, it is as a rebel against moral standards that Mme de la Pommeraye achieves greatness in being."¹ C'est pour lui permettre de relever bien haut la tête, et défier les médisants, qu'elle a été menée à cet extrême. Car les insinuations ironiques - "Enfin, cette Mme de la Pommeraye s'est donc faite comme une d'entre nous" (p. 636) - qu'elle surprenait, étaient comme des coups de fouets qui l'incitaient à se venger. Seul, un coup éclatant lui rendrait confiance en elle et la rehausserait dans sa propre estime. Cette idée fixe s'empare d'elle et la guide dans toutes ses décisions. La vengeance devient son seul but dans la vie, sa seule raison d'être, elle ne veut pas d'un autre amour ni d'une autre

déception. A des Arcis, qui lui propose de trouver une consolation auprès du comte, elle a une réponse pleine de rancune et de mépris: "et qui répondra de sa fidélité? c'est vous peut-être." (p. 628) Nous avons ici deux conséquences que la Pommeraye attend de cette vengeance. La première est de reprendre confiance en elle-même en montrant à des Arcis qu'elle peut agir indépendamment de lui. La seconde est de regagner l'estime de sa société. C'est une situation illogique, car on ne peut pas vouloir être admiré par les gens qu'on n'admire pas, mais l'homme est un animal social, et vivre même dans une société dégénérée est préférable à la vie solitaire. Diderot a en effet déclaré dans Les Bijoux indiscrets qu'une des plus grandes punitions était d'être banni à la campagne, loin de la société. (p. 150)

La seule vengeance qu'elle acceptera, est de faire sentir à l'impudent ce que c'est que la perte de l'estime de soi et d'être une dupe dans le monde. Ce sont là les afflictions dont elle souffre et c'est là que réside sa vengeance. Elle veut le voir souffrir des mêmes maux qu'elle. Elle refuse une vengeance matérielle qui ne serait pas une souffrance morale: "non, non, dit-elle, cela ne suffit pas à mon coeur ulcéré." (p. 626) Jacques, tout surpris, remarque cette détermination: "Quoi! un refroidissement d'amour n'est pas assez puni par le sacrifice de la moitié d'une grande fortune." (p. 626) Il ne comprend pas le bouleversement qui s'est opéré dans l'âme de la marquise; elle

est riche, l'argent ne compte pas, elle l'a généreusement dépensé pour son amant: "je vous dis que sa bourse lui avait été ouverte en toute occasion et que pendant plusieurs années il n'avait eu d'autre table que la sienne..." (p. 636) C'était les usages de ce temps et il n'y a pas à se formaliser du fait qu'une femme entretient son amant. Ensuite elle utilise sa bourse pour entretenir ses complices et assurer leur avenir au cas où son plan échouerait; il n'y a donc aucun intérêt matériel dont elle puisse tenir compte.

Finalelement arrivée au but, et voulant pleinement savourer sa vengeance, elle apprend, elle-même au marquis, d'un ton triomphant et plein de mépris, la vérité sur la femme qu'il aime et qui porte son nom: "Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su conserver, elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne de vous." (p. 629) La consternation, la stupéfaction puis la fureur qu'elle lit sur son visage ne la paient que trop bien de toutes les infamies qu'il lui a fait subir. C'est un baume pour son coeur meurtri et une revanche pour sa fierté bafouée. Elle a rendu l'injure pour l'injure: oeil pour oeil et dent pour dent, c'est la loi du talion qu'elle a appliquée ici.

Si le marquis des Arcis avait continué ses longues visites et son empressement auprès d'elle, même s'il ne lui était pas fidèle, elle en aurait moins souffert: "tel était son caractère que **cet événement** la condamnait à l'ennui et à la soliture." (p. 636)

Elle ne pouvait supporter d'être devenue un objet déchu, inutile. Comment pourrait-elle survivre à une telle disgrâce morale et physique? Elle devait agir, elle devait prendre une décision et l'exécuter, car dans l'inaction elle n'était qu'un objet inutile; c'est en agissant qu'elle commence à reprendre confiance en elle-même et à s'estimer. Comme un animal blessé par un piège, elle devient dangereuse, et par instinct de survie elle traque à son tour l'ennemi. A l'affût, patiemment, adroitement, elle prépare son piège puis au bon moment elle active le mécanisme et attrape son bourreau qui devient à son tour la victime.

Dans les relations de Suzanne avec sa mère, dans La Religieuse, et ensuite avec la Mère supérieure d'Arpajon, nous avons déjà remarqué un changement de rôle pareil dans lequel la victime devient le bourreau. Diderot, dans certaines situations présente la femme dans deux perspectives opposées. Elles sont tour à tour victimes: (pas toujours des hommes) et bourreaux. Toutefois elles sont toujours victimes de leur milieu.

Les opinions de Diderot et son rôle comme narrateur

L'auteur est très visible dans ce roman; il est le meneur du jeu: et il ne tient qu'à lui de changer le rôle des acteurs, ou la situation où ils se trouvent. Il est toujours là, à tirer les ficelles des marionnettes qu'il met en jeu, et à entraîner le lecteur après lui dans toutes sortes de péripéties. Pour une

raison qui ne semble pas très claire, Diderot refuse de laisser Mme de la Pommeraye triompher de son labeur. Il analyse et comprend les motifs qui l'ont fait agir de la sorte, et il semble sympathiser avec elle. Comme on sait que Diderot ne croit pas à la fidélité dans le mariage ni en amour, on s'attend à ce qu'il condamne une attitude possessive. Il reste à savoir cependant s'il croit que l'attitude de la marquise est possessive. Dans son analyse de la situation Diderot explique: "Elle était vaine, et elle serait morte de douleur plutôt que de promener dans le monde, après la honte de la vertu abandonnée, le ridicule d'une délaissée." (p. 636) Il ne croit pas que ce soit par besoin de posséder qu'elle a agi: "Quel inconvénient, quelle injustice y-a-t-il à cela?" (p. 636) On ne sait si on doit prendre cette remarque à la lettre ou si elle est faite ironiquement: je suis plutôt tentée de croire qu'elle est de bonne foi. C'est donc peut-être par esprit d'ordre social que Diderot refuse cette revanche à la marquise, jugeant cet acte anarchique dangereux à la tranquillité de la société. L'héroïne renverse les rôles traditionnels et acceptés. La femme doit être soumise et passive. L'exemple de Mme de la Pommeraye pourrait être suivi par d'autres infortunées et la société en serait bouleversée. C'est également le cas de soeur Suzanne lorsqu'elle fait appel contre ses vœux à Longchamp et qu'elle décide de tenir tête à Mère Sainte-Christine, en exécutant ses devoirs à la lettre.

Les autres femmes dans Jacques le fataliste ne servent que de supports aux différentes histoires de Jacques et de son maître. On y trouve une autre veuve mais d'un tempérament tout à fait différent de celui de la Pommeraye. Cette veuve a passé toute sa vie à aller "du plaisir au remords et du remords au plaisir sans que l'habitude du plaisir ait étouffé le remords, sans que l'habitude du remords ait étouffé le goût du plaisir." (p. 715) Selon Paul Lecoq, Diderot aurait voulu accorder aux femmes la liberté sexuelle comme étant: "le gage le plus sûr de l'émancipation de la femme, parce qu'elle dénouerait de la manière la plus radicale non seulement les liens de l'autorité, mais encore tout lien quel qu'il soit."² La deuxième veuve représente ce type de femme sexuellement libérée. Elle se sait légère et ne s'est pas engagée à être fidèle; celui dont elle ne veut plus pour amant, reste son ami. Elle n'a pas de mœurs mais c'est une femme honnête et généreuse. (p. 715) Ce qu'elle a en commun avec la Pommeraye est la peur du ridicule: "Vous voulez me rendre la fable, l'objet de la haine et du mépris de toute la province." (p. 719) Mais la cause de sa crainte est tout autre que celle de la Pommeraye: elle ne veut pas être accusée de coquetterie ni d'avoir semé la discorde entre les hommes. Elle désire que ses amants dont l'un, déchu et père de son fils, et l'autre, le nouvel élu, restent amis et annulent le duel projeté pour la reconquérir. Par suite de leur jalousie et de leur obsti-

nation, elle meurt de chagrin. Les deux veuves, quoique leurs moeurs, leur caractère et leur philosophie soient différents, échouent donc dans la réalisation de leur but et dans la vie.

L'hôtesse semble également avoir été victime des hommes: "nous n'en avons pas été depuis moins vilainement séduites et trompées... hélas moi, toute la première. Oh! que nous sommes sottes! Encore si ces vilains hommes gagnaient au change!"

(p. 604) Elle se met à la place des femmes, ses soeurs, et se sent unie à ces infortunées, séduites puis trompées et ensuite abandonnées par les hommes: "Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse, vous en seriez trop vains." (p. 604) Sa solidarité avec les femmes est totale, car en disant "nous" elle indique qu'elle aussi a été victime. Elle parle ensuite à la première personne du singulier "hélas moi...la première" - révélant la tristesse, l'apitoiement sur le sort des femmes crédules: "pourquoi cesser de l'aimer sans rime ni raison." (p. 628) Elle défend Mme de la Pommeraye et blâme les hommes qui réduisent les femmes à la ruse et à l'hypocrisie. C'est grâce à leur éducation qui consiste premièrement à plaire aux hommes, que les femmes recourent à des ruses. La société fait en sorte que les femmes axent leur vie sur les hommes. Ainsi elles dépendent entièrement de leur bon plaisir.

Du point de vue des moeurs et du caractère, Agathe est une scélérate, une menteuse, une friponne. Avec l'acquiescement de

ses parents et la complicité de son amant, le chevalier de Saint-Ouin, qui agit par intérêt matériel, elle accuse le maître de Jacques de la paternité de son enfant. Celui-là, victime innocente du forfait, doit subvenir aux besoins d'un enfant qui ne lui appartient pas.

Nous avons le portrait de deux paysannes, dame Marguerite et dame Suzanne, qui se piquent d'initier Jacques à la vie sexuelle et de le défaire de son pucelage. Celui-ci les attrape au piège en leur prouvant qu'il n'est pas aussi innocent qu'il le semble; Diderot décrit ici la liberté sexuelle des femmes qui en usent sans vergogne.

L'auteur approuve la liberté sexuelle. Dans ce roman l'auteur remarque que l'acte sexuel est accompli sans conséquence, à la légère au plus bas de l'échelle sociale, mais qu'à mesure que le niveau s'élève, cet acte devient de plus en plus compliqué et intéressé. Il est régi par des règles de conduite précises. On remarque également que les femmes sont rusées, coquines et hypocrites, sauf la veuve de Desglands qui est bonne, sage, aucunement hypocrite et à qui l'opinion publique importe. Elle veut se soustraire aux critiques et commentaires de la société, tandis que Mme de la Pommeraye veut se réhabiliter par sa vengeance éclatante, et regagner ainsi l'admiration de sa société. Elle devient l'exemple de la femme qui réagit contre une injure à sa dignité. Sa société peut ne pas approuver son action de

femme forte qui ne se laisse pas faire, mais elle ne peut pas manquer de l'admirer avec peut-être une pointe de crainte.

Les hommes dans

Jacques le fataliste

Le père Hudson est comparable à Mme de la Pommeraye. Elle représente la femme non conventionnelle, agissante, vengeresse, supérieure au commun de la société; lui est tout aussi intelligent qu'elle, mais il est pervers et agit par intérêt. Pour lui, il s'agit de garder son poste au couvent, de gratifier ses besoins sexuels, de prescrire des règles de conduite, et de n'en tenir aucune. C'est un homme égoïste, immoral, hypocrite et sans scrupule. En inculquant Richard, il tient à gagner matériellement, car si ses perfidies avaient été mises à découvert, il aurait perdu son influence et son poste de chef spirituel du couvent. Mme de la Pommeraye n'a rien à gagner matériellement; bien au contraire, elle y perd; son gain à elle, est psychologique et thérapeutique. Le père Hudson réussit avec son intelligence et son sang-froid à déjouer les complots de ses ennemis, et au lieu d'être leur victime, il devient leur bourreau, car il les prend dans leur propre piège et les perd aux yeux de leur supérieur. Diderot, tout en critiquant les actions du clergé et la conduite des couvents, laisse triompher dans sa perfidie le père Hudson qui sort de cette

expérience victorieux et plus fort que jamais, tandis qu'il laisse entendre que la victoire de la Pommeraye n'est en fin de compte que dérisoire. Son complot a été déjoué par le hasard qui a rendu l'amour plus fort que les ressentiments de des Arcis. Celui-ci aime sa femme et lui pardonne de l'avoir dupé par les apparences.

Si le portrait des hommes dans Jacques le fataliste n'est pas aussi vilain que celui des femmes, il y a pourtant des coquins parmi eux. Le frère Jean ne réussit pas comme le père Hudson à devenir sublime dans la méchanceté, car au fond il n'est pas méchant, mais plutôt étourdi et désorganisé. Le Chevalier de Saint-Ouin est un fieffé coquin qui agit par intérêt matériel, et fait retomber les conséquences de sa mauvaise conduite sur le maître de Jacques.

Gousse et l'intendant sont des fantoches dépourvus d'intelligence et de perspicacité. Ils tombent dans les pièges qu'ils avaient tendus à leurs adversaires. Les hommes dépeints dans ce roman n'ont pas la même force de caractère que les femmes, mais ils sont tout aussi ridiculisés que ces dernières.

Conclusion

Il est regrettable que Diderot n'ait pas laissé Mme de la Pommeraye savourer sa vengeance et qu'il ait coupé le fruit de son labeur. En agissant ainsi, il a recompensé des Arcis, plutôt que

de le punir. Celui-ci méritait d'être puni et de sentir pour une fois la sensation d'être victime, lui qui a rendu tant de femmes victimes de ses manigances et de ses promesses. Il se peut que Diderot n'ait pas voulu rendre Mlle Aison victime, quoiqu'elle ne soit pas totalement innocente du forfait, mais elle est moins coupable que des Arcis et Mme de la Pommeraye. Mlle Aison est impliquée dans la préparation du piège plus ou moins contre son gré, mais elle tient à en bénéficier quel qu'en soit le résultat. C'est somme toute mieux que de rester dans la prostitution, métier pour lequel elle n'était pas faite.

Diderot semble toujours blâmer la femme dans Jacques le fataliste pour son manque de mœurs et son hyprocrisie, faisant dire à Jacques qu'elle est inconstante. Pourtant ici, ce sont les hommes qui sont inconstants. Il faut également, au dire de Jacques, se méfier de la femme car elle est dangereuse; pourtant c'est le père Hudson qui est le personnage le plus dangereux. Mme de la Pommeraye qui est censée être la femme la plus dangereuse et la plus machiavélique - "Quel diable de femme! l'enfer n'est pas pire." (p. 602) - échoue dans ses projets. Le père Hudson non seulement fait congédier ses innocents ennemis, mais reste impunément victorieux lui-même. Dans ce roman certains personnages masculins prétendent que l'homme est la victime de la femme. Cela est vrai dans le cas de des Arcis et du maître de Jacques, mais c'est généralement l'homme qui séduit la femme, s'en sert pour son plaisir,

puis l'abandonne.

Diderot semble donc souscrire à la règle sociale qui permet à l'homme de se conduire selon son bon plaisir et punit les femmes qui s'aventurent en dehors des règles prescrites.³

Nous savons que Diderot a souffert de l'infidélité de Mme de Puisieux et de celle de Mme de Maux. C'est peut-être la raison pour laquelle il semble comprendre la marquise de la Pommeraye et sympathiser avec elle. Il ne croit pas à la fidélité dans le mariage ni en amour; c'est peut-être la raison pour laquelle il ne laisse pas la marquise triompher de son labeur. Une autre raison est qu'il se rend compte qu'une victoire totale sera rejetée par la société.

On trouve une grande différence entre la philosophie de l'auteur et sa réalité d'homme. Théoriquement on doit pouvoir appliquer les idées philosophiques sur le sens de la justice. En réalité il est extrêmement difficile et presque impraticable d'apporter des changements radicaux aux conventions sociales. Premièrement, Diderot homme compatissant, observe la conduite de sa société, il voit que les femmes sont victimes des lois et des coutumes. Deuxièmement, l'élan de son bon coeur et de sa philosophie, a pu être refroidi par des relations personnelles avec certaines femmes, comme Mme Volland, Mme de Puisieux et Mme de Meaux, qui l'ont fait souffrir dans sa sensibilité, ce qui expliquerait son attitude envers les femmes.

NOTES

¹ Lester A. Crocker, "Jacques le Fataliste, une expérience morale", *Diderot Studies*, 3 (1961), p. 83.

² Lecoq, p. 125.

³ Roth (22,11,1968), XIII, p. 231. Diderot dans une lettre informe Sophie comment il a mis sa fille en garde contre la galanterie des hommes. "Mademoiselle, voudriez-vous bien, par complaisance pour moi, vous déhonorer, perdre tout état, vous bannir de la société, vous renfermer à jamais dans un couvent, et faire mourir de douleur votre père et votre mère?"

CHAPITRE IV

LE NEVEU DE RAMEAU

C'est aujourd'hui une des oeuvres les plus célèbres de Diderot. Elle fut entreprise alors que Diderot approchait de la cinquantaine.

Dans ce roman, les personnages féminins occupent très peu de place. Ils ne jouent aucun rôle. Nous les apercevons par l'intermédiaire des remarques de Lui, le Neveu de Rameau et de Moi, le philosophe. Nous remarquons dans leur dialogue l'intérêt qu'ils prennent à l'éducation de leur enfant, à la conduite de leur femme, à la gestion de leurs affaires. Ils nous révèlent leurs opinions sur le mariage, sur les femmes et sur la conduite de la société en général. L'amour ne compte pas, ou très peu, dans le choix d'un conjoint au 18ème siècle; ce sont les convenances, les intérêts familiaux et matériels qui dictent le choix d'un partenaire. On essaiera de noter les opinions de Moi sur les femmes et l'éducation des enfants, les comparer à celles de Lui, et d'en déduire les idées de Diderot sur cet aspect de la vie sociale de son époque.

Au 18ème siècle l'éducation que l'on dispensait aux filles et aux garçons n'étaient pas la même. Pour ce qui est des filles, on mettait l'accent sur le rôle qu'elles devaient plus tard jouer, en leur qualité de femme et de mère.

Ce but est très louable en lui-même mais la société encourageait beaucoup plus le côté frivole et superficiel de la conduite des femmes, que la culture de leur esprit. Les femmes étaient jugées pour leur beauté physique et leurs talents artistiques, car ces talents apportaient du plaisir à la vie sociale. La femme devient donc un objet de plaisir. La plupart des familles de bonne société donnaient des précepteurs et des maîtres à leurs enfants. Certains les mettaient dans un couvent ou un monastère pendant leur adolescence pour les éduquer; et quelquefois les parents eux-mêmes prenaient en charge les études de leurs enfants, quitte à leur fournir quelques maîtres pour certains sujets dans lesquels ils n'étaient pas versés.

Dans Le Neveu de Rameau, nous relevons certains points de vue sur l'éducation des enfants. Moi nous révèle que c'est sa femme qui s'occupe de l'éducation de leur fille unique, alors âgée de huit ans. La raison qu'il avance pour cet état d'affaires est: "il faut avoir la paix chez soi." (p. 445) Tout laisse à croire qu'ici Diderot s'identifie à Moi et parle d'une expérience personnelle. Cette raison n'est pas valable pour Lui. Il se moque du philosophe: "La paix chez soi? Morbleu! on ne l'a que quand on est serviteur ou le maître, et c'est le maître qu'il faut être." (p. 445) Le Neveu reproche à Moi sa faiblesse de caractère auprès de sa femme, l'incite ainsi à lui tenir tête, à être le maître chez lui, à dicter la loi et à se faire obéir.

Il est vrai d'après ce que nous savons de la vie privée de Diderot, que sa femme n'était pas commode, que la vie chez les Diderot n'était pas facile, et qu'en effet Antoinette avait en main l'éducation de leur fille. Mme Diderot était intelligente quoique non cultivée. En réalité, l'auteur ne semblait pas désapprouver cette pratique dans sa famille; ainsi il n'est pas vrai que ce soit seulement pour garder la paix qu'il a laissé le soin de l'éducation d'Angélique à sa mère. Dans une lettre adressée à son frère qui le critique de cet état de choses il répond: "Angélique est honnête, laborieuse, intelligente et pieuse comme sa mère qui l'a élevée."¹ Malgré la mésentente dans la famille, Diderot avait donc une bonne opinion de sa femme et du respect pour ses qualités morales. Les bases de l'éducation transmises à Angélique ne peuvent que lui faire honneur.

Selon Rameau toute jeune fille d'un certain rang social doit apprendre la musique. Il critique donc le manque de prévoyance de Moi qui a failli à ses devoirs, n'ayant pas encore donné de leçons de piano à sa fille, quoiqu'elle eût dû commencer dès l'âge de quatre ans. Lui approuve les idées de son temps en ce qui concerne l'éducation des filles, il voudrait qu'elles apprennent la musique, la danse, le chant, tout ce qui peut être une distraction qui les rendra agréables et appréciées dans les salons.

Dans le dialogue entre Lui et Moi nous relevons un échange

d'opinions et de critiques sur l'éducation de l'époque. Chacun épouse et défend un point de vue en donnant les causes et les raisons qui l'y ont amené. Moi ne projette pas d'éduquer sa fille selon les critères de son temps. Il veut qu'elle apprenne à utiliser son cerveau et pas uniquement à plaire. Répondant à Lui, il déclare ses intentions d'apprendre à sa fille: "à raisonner juste si je puis; chose si peu commune parmi les hommes et plus rare encore parmi les femmes." (p. 445) Il blâme en partie l'éducation qui rend les femmes un objet propre au divertissement des hommes plutôt que de les rendre capables de penser et de raisonner. Elles devraient plutôt apprendre à être autonomes, à gérer leurs propres biens, et à veiller à l'éducation de leurs enfants qui seront, plus tard les membres de la société.

Lui, conformément aux moeurs de son époque, conseille à Moi: "Laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette." (p. 445) Moi désapprouve la conduite de sa société en ce qui concerne le manque de préparation des filles à la vie. Il reconnaît qu'il y a une différence physiologique entre les hommes et les femmes: "Dans presque toutes les sociétés, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature."² Moi veut y parer, y remédier en préparant sa fille à faire face à la réalité: "puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate et une âme sensible, et l'exposer aux mêmes

peines de la vie que si elle avait une organisation forte et un coeur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage." (p. 445) Le philosophe non seulement croit que les filles sont défavorisées par la nature à cause de leur manque de force et de leur nature délicate, il souscrit également à l'idée que les filles sont psychologiquement plus faibles. Parlant des femmes, il affirme: "O femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires."³ Il s'exclame également dans une lettre à Sophie Volland: "O femmes, serez-vous toujours femmes par quelque endroit! Jamais la fêlure que nature vous fit, ne se reprendra-t-elle entièrement."⁴ Les femmes sont émotives et se laissent guider par leurs émotions plus que par leur raison, elles sont plus sensibles que le sexe fort. Parlant de Sur les femmes Michèle Duchet en conclue que selon Diderot: "Il semble que la femme ignore et la maturité de la raison et le calme des passions... elle s'y livre avec une violence que les hommes ignorent."⁵ Diderot ne se rend peut-être pas compte que lui-même possédait une nature extrêmement sensible. Paul Lecoq pense que: "Ce qui frappe d'abord chez les femmes - de Diderot - c'est l'intensité que prennent leurs sentiments et leurs actes quand les intérêts profonds de leur nature sont en cause... Par la fougue de son caractère, Diderot entre en affinité avec elles. C'est par là qu'il leur ressemble, les devine et les comprend."⁶

La femme est traditionnellement sensée être sensible, mais

l'homme par contre, doit être fort, raisonneur, analytique, quoiqu'au début du 18^{ème} siècle, on commençât à accepter qu'un homme montre sa sensibilité. Dans les romans étudiés, nous avons remarqué que les femmes étaient sujettes aux vapeurs (p. 106) et s'évanouissaient (p. 732-733) quand il s'agissait de faire face à des crises psychologiques. Diderot ne mentionne aucun cas où l'homme se fût évanoui sous l'effet d'une crise. On en conclue donc que les femmes sont physiologiquement et psychologiquement plus faibles que les hommes.

Lui revient à l'assaut en réitérant les idées de son temps: "Laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette," (p. 445) c'est-à-dire un objet d'agrément. Lui est également surpris d'apprendre que Moi n'a toujours pas enseigné la danse à sa fille unique. Comment peut-elle vivre dans la société sans savoir les rudiments de la danse? Le lecteur a un sourire d'amusement lorsque Moi trouve que la danse ne préparera pas sa fille à mieux raisonner. Tout ce qu'il veut c'est qu'elle sache assez de la danse pour se bien tenir, faire une révérence et marcher correctement.

Lui répète les principes de la société et Moi préfère des connaissances plus abstraites comme la grammaire, la morale, l'histoire, la géographie. Cette philosophie déplaît à Rameau, car l'enseignement que la jeune fille recevra est non seulement

inutile, dans un monde tel que le leur, mais pourrait même être dangereux.

Il est étrange qu'aucun des protagonistes ne parle des ouvrages manuels comme la broderie, la dentelle, la couture, la cuisine, ni d'apprendre à tenir les comptes de la famille comme étant nécessaires pour compléter l'éducation d'une jeune fille.

Lui confesse qu'il adore son fils: "J'en suis fou." (p. 489) Il craint seulement que son fils chéri n'ait hérité de ses maudites caractéristiques: "Si la molécule voulait qu'il soit un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête, lui seraient très nuisibles." (p. 490) Diderot a montré dans son essai Sur les Femmes qu'il met beaucoup d'importance sur les caractéristiques innées. Il démontre que la différence entre la femme et l'homme est due à une différenciation des fonctions de leurs organes reproducteurs. Le comportement de la femme est contrôlé par sa constitution physique. Paul Lecoq dit de Diderot que: "C'est à la physiologie qu'il demande l'explication dernière de leur singularité."⁷ Lui est donc justifié dans son appréhension que son fils hérite de ses talents médiocres. Selon sa philosophie, l'environnement ne jouerait donc pas de rôle dans le développement du caractère d'un enfant; la responsabilité en reviendrait entièrement à l'hérédité, car elle seule exerce un effet sur l'enfant. Dans son coeur, Lui souhaite que son fils réussisse et devienne un grand

musicien mais la peur de la médiocrité le torture: "qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera? Il y a dix mille à parler contre un qu'il ne sera qu'un misérable racleur de cordes comme moi." (p. 490) La peur de l'échec et de la souffrance qui s'ensuivra donne ces idées saugrenues à Rameau.

Il ne veut pas que son fils soit un raté comme lui. Il va donc le préparer à être un excellent parasite. Il apprend à son fils qu'il faut respecter, admirer et même adorer l'or, car seul l'or procure l'assurance, la respectabilité et les bienfaits matériels. Il utilise la méthode d'association dont les behavioristes reconnaissent l'efficacité. La prémisse avancée par Lui sur l'hérédité n'est plus valable. L'environnement, c'est-à-dire ici l'éducation, joue un rôle dans la conduite de l'enfant et peut modifier l'effet de la molécule paternelle. La prédisposition dans un sens ou un autre existe dans l'hérédité mais ce qui influence les actions et le caractère, est la direction donnée à ces prédispositions par l'effet de l'éducation.

Il apprend à son fils, par sa vénération de l'or, à s'en acquérir à tout prix; c'est le message transmis à l'enfant. Il reconnaît les dangers auxquels il l'expose par sa conduite, mais selon lui, ce sont des risques à prendre. (p. 491) Il regrette un peu de n'avoir pas de fille car il aurait su mettre à profit ses talents; c'est-à-dire qu'elle aurait gagné de l'or en se prostituant: "Oh! si c'était aussi bien une fille! Mais comme

on ne fait pas ce qu'on veut." (p. 492) Lui est définitivement phallocrate quand il parle des femmes. Il estime que les filles sont des objets d'agrément, de divertissement, dont il peut disposer selon son bon plaisir; d'ailleurs il corrompt et procure d'innocentes jeunes filles à ses riches amis et maîtres. Il déclare également qu'il avait de tels projets pour sa chère femme mais qu'elle est morte avant qu'il ait pu les réaliser: "Je ne l'avais prise que pour cela, je lui avais confié mes projets; et elle avait trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude, et trop de jugement pour ne les pas approuver." (p 504) On se demande ce qu'il regrette le plus: la consolation, l'amitié, l'amour que sa femme lui prodiguait, ou le fait que sa mort ait coupé court à ses projets d'ambition, à ses rêves de réussite et de richesse.

Rameau était marié et maître chez lui, et c'est cela qu'il conseille à Moi: "Quand il lui arrivait quelquefois de se rebéquer, je m'élevais sur mes ergots, je déployais mon tonnerre, je disais comme Dieu: 'Que la lumière se fasse', et la lumière était faite." (p. 445) Il se compare à Dieu, il était le tout-Puissant chez lui, sa loi n'était pas mise en question. Nous voyons à travers lui, l'autocratie masculine du 18ème siècle. Les femmes étaient des victimes réduites au silence et à l'obéissance par l'éducation qu'elles recevaient dans les couvents ou chez elles. Cette éducation était basée sur le précepte reli-

gieux selon lequel l'homme était l'autorité suprême à qui elle devait obéissance dès qu'elle prononçait ses vœux de mariage. Elle lui apportait une dot dont il pouvait disposer comme bon lui semblait. Nous avons Les Mémoires de Mme d'Epinaï entre autres qui nous éclairent à ce sujet.

Moi est d'avis qu'il faut veiller à la conduite de sa femme, de ses enfants et de ses domestiques pour ne pas négliger ses affaires. La femme est donc pour lui une enfant qu'il garde sous sa tutelle, et sur la conduite de laquelle il faut veiller, car si elle se conduisait mal cela refléterait le désordre du mari qui néglige d'être le tout-Puissant maître. Moi me semble avoir un revirement dans sa position en ce qui concerne la responsabilité familiale. Au début il déclare à Rameau qu'il laisse certaines responsabilités à sa femme pour garder la paix dans la famille mais il se contredit en quelque sorte quand il déclare qu'il faut veiller à tout.

Lui n'est pas stable dans son opinion non plus. Tout d'abord il prône la toute-puissante autorité et admoneste Moi; ensuite Lui change de ton et propose de laisser faire sa chère moitié à sa guise: "Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir avec sa chère moitié, c'est de faire ce qui lui convient." (p. 453) Il faut dire qu'il présente sa philosophie après le fait car sa femme est déjà décédée et que cette manière d'agir n'est plus possible.

Lui critique les restrictions contre nature, et plus particulièrement les privations sexuelles auxquelles sont substituées des actions charitables. Il désapprouve "cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui assiste à toutes les assemblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n'oserait regarder un homme en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses sens." (p. 456) Pour empêcher ses sens de parler et son coeur de brûler, elle essaye de divertir ses impulsions naturelles, en s'occupant des oeuvres de charité. Son stratagème ne fonctionne pas, car possédée par le désir, elle délire la nuit. A quoi lui ont servi ses bonnes actions et sa bonne conduite morale? Elle a contrecarré la nature et elle en souffre. (p. 457) Diderot, nous l'avons déjà noté, souscrit à cette philosophie qui consiste à céder aux tendances de la nature. Dans les quatre romans qu'il présente il montre les conséquences des désirs frustrés, que ce soit chez Fatmé dans Les Bijoux indiscrets, chez la Mère d'Arpajon dans La Religieuse, chez Mme de la Pommeraye dans Jacques le fataliste ou ici chez une femme quelconque qui devient le symbole de toute femme.

Dans ce dialogue Lui cynique et réaliste recommande une éducation appropriée à son époque, affirmant que si l'éducation de son enfant est mauvaise, la faute en revient aux moeurs de sa nation. Il vacille dans sa philosophie car d'une part il dit que c'est l'hérédité seule qui détermine le caractère et les

prédispositions de l'enfant, et d'autre part, il rend la société responsable de l'éducation et des dispositions de l'enfant. Il pense que son fils ayant à vivre à Paris doit pouvoir: "marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois," (p. 492) car c'est dans la juste mesure que réside l'harmonie sociale. Il admet qu'une bonne éducation soit nécessaire, mais il l'interprète à sa manière: "Une bonne éducation est celle qui conduit à toutes sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient." (p. 494)

Lui se trouve en désaccord avec Moi sur la manière d'éduquer une fille et de la préparer à la vie. Moi est en désaccord avec Rameau sur la manière toute particulière de ce dernier d'éduquer son fils. Malgré ses folies Lui raisonne juste, a une grande capacité d'observation et d'analyse en ce qui concerne la société. Nous pouvons trouver ses commentaires cyniques et même effrayants, mais jusqu'à un certain point Moi doit reconnaître le bien-fondé de ces observations: "Peu s'en faut que je ne sois de votre avis, mais gardons nous de nous expliquer." (p. 494)

Conclusion

En matière d'éducation il faut de la souplesse et du pragmatisme dans les idées. On doit atteindre la juste mesure; sinon l'enfant assujetti à un idéal d'instruction et de morale comme celui de la fille de Moi, dont on s'est uniquement occupé

à cultiver l'esprit sans y ajouter les grâces sociales, limitera la perspective de la jeune fille. Elle en sera mal adaptée à la société. Pour vivre en société il faut apprendre et pratiquer non seulement de hautes qualités morales et critiques, il faut également savoir comment se mettre à l'abri des dépravations et des bassesses de la vie. Bref il faut que le comportement de l'individu soit en harmonie avec la situation dans laquelle il se trouve.

Dans ce roman, c'est surtout sur l'éducation de la future femme que nous nous sommes penchés. La femme à proprement parler comme personnage n'y occupe aucune place. Elle est pourtant présente dans le dialogue entre Lui et Moi. Elle est un des ressorts de la vie de Lui. Rameau compte, pour sa subsistance matérielle sur la complaisance de la Hus et de l'influence, quoique relativement limitée de celle-ci, sur Bertin. Moi voudrait changer la situation des filles en leur donnant une meilleure éducation qui leur permettrait de penser par elles-mêmes, et d'avoir un peu plus d'autonomie. Il veut leur donner les outils qui leur permettraient de se soustraire à la dictature de la société. Lui croit que les filles sont des objets d'agrément et il pense que si l'on essaye de changer l'éducation des filles, les entraîner à la pensée scientifique et philosophique, elles ne seraient plus aptes à vivre dans la société bourgeoise ou même aristocratique.

Nous n'avons pas de grands détails sur l'éducation des garçons dans les romans étudiés, et il est douteux que l'éducation projetée pour le fils de Lui, soit un prototype de son époque. Dans ce roman Diderot teste sa philosophie idéaliste contre la réalité toute crue de Lui. L'éducation et les idées de Moi ne lui permettent pas d'accepter les préceptes de Lui. Il reconnaît pourtant le bien-fondé et la justesse des observations de son bizarre interlocuteur. Diderot semble penser à haute voix pour peser le pour et le contre de ces alternatives. Il en ressort que les idées extrêmes des deux interlocuteurs, ne peuvent être totalement applicable à cause des circonstances de la vie sociale. Il faut donc arriver à une alternative située entre les positions des deux antagonistes.

NOTES

- ¹ Roth (25,9,1772), XII, p. 133.
- ² Diderot, Oeuvres Complètes, II, p. 258.
- ³ Diderot, Oeuvres Complètes, II, p. 257.
- ⁴ Roth (30,9,1960), III, p. 113.
- ⁵ Michèle Duchet, "Du sexe des livres, Sur les Femmes de Diderot"
Revue des Sciences Humaines, 44, No. 168 (octobre-décembre 1977),
p. 528.
- ⁶ Lecoq, p. 119.
- ⁷ Lecoq, p. 120

CONCLUSION

Il ressort de ces quatre romans une critique dirigée contre la société, le gouvernement et les institutions religieuses. Les critiques sociales visent plus particulièrement la noblesse et la haute bourgeoisie tandis que Diderot semble plus tolérant vis-à-vis les classes inférieures. Il réclame plus de libertés individuelles, qu'elles soient politiques, religieuses ou civiles; par conséquent la femme devait en gagner un peu de liberté. Il demande que l'individu ait le droit de disposer de sa personne et de ne pas être relégué dans un monastère ou un couvent sans y être appelé par la foi. Il recommande également de rendre les conditions et les épreuves plus strictes pour y être admis et plus faciles celles qui permettraient d'en sortir. Il critique les conditions sociales qui régissent le mariage; dans Les Bijoux indiscrets, il n'est pas de bon ton de montrer comme Alcine de l'amour ou même de l'intérêt pour le conjoint après quelques jours de vie conjugale. On pourrait croire qu'il exagère, mais sa description n'est peut-être pas trop loin de la réalité de son époque. Swiderski en a noté quelques exemples dans la littérature du 18^{ème} siècle.¹

Il décrit indirectement la débauche et l'immoralité des femmes de la haute société dans Les Bijoux indiscrets, et il est évident qu'il exagère, quoiqu'une situation plus ou moins sem-

blable régnât sous Louis XV.

Dans Jacques le fataliste et Le Neveu de Rameau, il nous montre la liberté sexuelle et la dissolution de la vie de famille; même dans La Religieuse, il donne un exemple d'infidélité sur lequel repose tout le drame. Il ne semble pas désapprouver cette conduite, car lui-même avait des maîtresses. Il pensait que la fidélité était contre nature; et sa philosophie se trouvait en conflit avec sa réalité d'homme car il resta fidèle à Mme de Puisieux pendant au moins cinq ans et il ne la quitta que parce qu'elle lui fut infidèle; quant à Sophie Volland il lui garda un attachement fidèle jusqu'à sa mort pendant environ vingt-neuf ans. Diderot connaissait la jalousie, il en a décrit les symptômes dans ses romans; lui-même a éprouvé les affres de la jalousie envers sa femme et ses maîtresses; Mme de Puisieux, Sophie Volland et Mme de Meaux. Il est à remarquer que selon les usages du 18^{ème} siècle, les hommes pouvaient librement et impunément, sans autres risques que les maladies vénériennes, chercher à satisfaire leurs désirs charnels, tandis que les lois civiques et religieuses punissaient sévèrement les femmes qui se compromettaient. Cette situation se reflète dans les romans de Diderot.

"Les romanciers du 18^{ème} siècle prétendent compléter l'histoire de leur temps ou d'en être les témoins privilégiés."² On peut donc dire que Diderot était le miroir de son temps, ce qui

nous permet de supposer que la société qu'il décrit soit en gros celle de son époque. Il tend à être en désaccord avec les usages du 18^{ème} siècle particulièrement du point de vue de l'éducation des filles. Il réclame une instruction plus soignée et plus intellectuelle que celle qu'on leur dispensait. Il veut que l'accent soit placé sur la culture de l'esprit et les connaissances essentielles telles que la grammaire, la morale, l'histoire, la géographie etc... Il met partiellement ses théories en pratique, lorsqu'il prend en main l'éducation de sa fille et lui fait suivre des cours de physiologie chez Mlle Biheron. Wilson remarque: "He believed in sex education for women and, somewhat appalled by his own temerity, himself imparted to his fifteen-year-old daughter a broad range of sex information..."³ Il est progressiste en matière d'éducation. Il est en partie le co-auteur du livre De l'Education publique qui parut en 1762. Il n'osait pas toutefois aller trop loin dans la pratique de sa philosophie, car il était assez pragmatique pour se rendre compte que sa fille pourrait être mal adaptée à sa société; ce sont les dangers contre lesquels lui le mettait en garde.

Diderot dans ces quatre romans, nous décrit des femmes de différents niveaux sociaux. Il nous révèle leurs caractères apparents et cachés grâce à ses analyses psychologiques; il les met en action et nous les voyons en proie à tous les tourments tant moraux que physiques; ce sont des personnages vivants, vé-

ridiques, et là réside le génie de Diderot. Il sait peindre d'après nature, donner l'image de la vraisemblance. Henri Lefebvre affirme: "quel que soit le jugement du philosophe sur les femmes, il les a connues, il les a introduites dans la littérature, telles qu'elles sont."⁴ Dans ces romans la femme est toujours présente, elle occupe le rôle majeur dans Les Bijoux indiscrets et La Religieuse mais elle le partage avec les hommes dans Jacques le fataliste et son maître et elle le cède à Moi et Lui dans Le Neveu de Rameau.

Le Diderot non-conformiste s'insurge contre les défauts de sa société, tandis que le Diderot conformiste, de par son éducation et son milieu, partage certains préjugés avec ses contemporains. Faisant face à ce fait, l'auteur se rend lui-même bien compte que la vie de tous les jours n'est pas compatible avec sa philosophie et son idéal. Dans chacun de ses écrits, il teste sa philosophie pour la mettre à l'épreuve de la réalité sociale. Il reconnaît qu'il y a une limite, et qu'il faut atteindre dans sa conduite un équilibre, un juste milieu. Il craint de faire chavirer la complexe structure sociale. Cette idée est illustrée dans Les Bijoux indiscrets et Le Neveu de Rameau. Paul Lecoq remarque que: "Diderot va se dédoubler, anarchiste au fond de lui-même par tempérament et par réflexion, conformiste au dehors, car il le confesse - Il y a moins d'inconvénients à être fou avec les fous qu'à être sage tout seul--."⁵ On remar-

que une continuité dans la position de Diderot, depuis le début de sa carrière jusqu'à sa fin, vis-à-vis du changement des attitudes sociales de son époque. Il dit dans une lettre à Sophie Volland: "J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver et mon coeur de démentir."⁶ Où est le vrai Diderot? Nous le trouvons à mi-chemin pour marquer la juste mesure. Il veut implicitement une certaine liberté pour la femme. Premièrement elle devrait être libre de ne pas entrer au couvent contre son gré. Deuxièmement elle devrait avoir le droit de gérer et de contrôler sa dot pour éviter qu'elle soit dissipée par les extravagances de son mari, comme le fut celle de Mme d'Epinau. Sa fille Angélique aurait pu être réduite à la misère s'il n'avait pas veillé à lui garantir ses droits. Troisièmement elle devrait avoir une certaine autonomie et pas être assujettie au pouvoir de sa mère comme l'était Sophie. Tous ces changements ne peuvent se produire en un jour, il faut des générations pour apporter un changement sensible dans l'attitude de la société.

NOTES

¹ Swiderski, p. 115.

² Swiderski, p. 106.

³ Wilson, "Treated like imbecile children", dans Paul Fritz
et Richard Morton, p. 101.

⁴ Henri Lefebvre, Diderot et les femmes (Paris: Les Editeurs
Réunis, 1949), p. 222.

⁵ Lecoq, p. 123.

⁶ Diderot, Lettres à Sophie Volland, Texte annoté par André
Babelon (Paris: Gaillimard, 1938), vol. 2, p. 274.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Denis Diderot

Correspondance. Etablie par Georges Roth et Jean Varloot. 16 vols. Paris: Ed. de Minuit, 1955-1970.

Lettres à Sophie Volland. Texte annoté par André Babelon. 2 vols. Paris: Gallimard, 1938.

Oeuvres. Texte établi et annoté par André Billy. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Editions Gallimard, 1951.

Oeuvres Complètes. Ed. Jules Assézat et Maurice Tourneux. 20 vols. Paris: Garnier, 1875-1877.

Ouvrages consultés

Abensour, Léon. La Femme et le féminisme avant la Révolution. Paris: E. Leroux, 1923.

Adam, Antoine. Les Libertins au 17^{ème} siècle. Paris: Buchet Chastel, 1964.

Benkovitz, Miriam J. Some Observations on Women's Concept of Self in the Eighteenth Century." Women in the Eighteenth Century and other Essays. Ed. Paul Fritz et Richard Morton. Toronto et Sarasota: Samuel Stevens, Hakkert et Co., pp. 37-43.

- Challe, Robert. Les Illustres Françaises. Annoté par F. Deloffre.
Paris: Editions Les belles lettres, 1967.
- Dieckmann, Herbert. Cinq leçons sur Diderot. Préface de Jean Pommier. Genève: Droz, 1959.
- Doolittle, James. Rameau's Nephew: A study of Diderot's "second satire". Genève; Paris: E. Droz, 1960.
- Faguet, Emile. Le 18ème siècle. Paris: Etudes littéraires, 1890.
- Goncourt, Edmond et Jules de. La Femme au 18ème siècle. 2 vols.
Paris: Flammarion-Fasquelle, 1862.
- Herpin, Clara Adèle Luce, et Maugras Gaston. Une Femme du monde au 18ème siècle: La jeunesse de madame d'Epinau. D'après des lettres et des documents inédits. Par Lucien Perey et Gaston Maugras. 7ème éd. Paris: Calmann Lévy, 1898.
- Laclos, Pierre Choderlos de. Les Liaisons dangereuses. Préface d'André Malraux. Lausanne: Rencontre, 1960.
- Lefebvre, Henri. Diderot et les femmes. Paris: Les Editeurs Réunis, 1949.
- Kempf, Roger. Diderot et le roman, ou le démon de la présence. Paris: Editions du Seuil, 1964.
- May, Georges C. Diderot et la Religieuse: Etude historique et littéraire. New Haven: Yale University Press, 1954.
- . Quatre Visages de Denis Diderot. Paris: Boivin, 1951.
- Mornet, Daniel. Diderot, l'homme et l'oeuvre. Paris: Boivin, 1941.

- Pruner, Francis. L'Unité secrète de Jacques le fataliste. Paris: Minard, 1970.
- Rizk, Samir Habib. "Le réalisme chez Diderot: Image de la société contemporaine." Diss. University of Illinois, Urbana-Champaign, 1970.
- Rogers, Katherine. "The Feminism of Daniel Defoe". Women in the Eighteenth Century and other Essays. Ed. Paul Fritz et Richard Morton. Toronto et Sarasota: Samuel Stevens, Hakkert et Co., 1976, pp. 3-23.
- Sainte-Beuve, Charles Augustin. Portraits Littéraires. 2 vols. Paris: Maxime Leroy, 1949.
- Smith, Pamela H. "The More Complicated Sex: Diderot's view of the feminine universe." Diss. University of Exeter, 1973.
- Thomas, Antoine-Léonard. Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles. Paris: Chez Moutard, 1772.
- Swiderski, Marie Laure. "La condition de la femme française au 18ème siècle d'après les romans." Women in the Eighteenth Century and other Essays. Ed. Paul Fritz et Richard Morton. Toronto et Sarasota: Samuel Stevens, Hakkert et Co., 1976, pp. 105-125.
- Wilson, Arthur M. "The Enlightenment and the status of women (Diderot, d'Alembert, d'Holbach)." Women in the Eighteenth Century and other Essays. Ed. Paul Fritz et Richard Morton.

Toronto et Sarasota: Samuel Stevens, Hakkert et Co., 1976,
pp. 89-104.

Articles consultés

- Adams, D.J. "Style and Social ideas in Jacques le Fataliste." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 124 (1974), pp. 231-248.
- Barber, Giles. "A note on the English piracies of La Religieuse and Jacques le fataliste 1797." Diderot Studies, 16 (1973), pp. 15-21.
- Barzun, Jacques. "The mystery in Rameau's Nephew." Diderot Studies, 17 (1973), pp. 107-116.
- Block, C. Joel. "The 'unnatural' versus the 'natural' in La Religieuse and Le Supplément au Voyage de Bougainville." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 124 (1974), pp. 249-252.
- Cherpack, Clifton. "Jacques le fataliste and Le Compère Mathieu." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 73 (1970), pp. 165-191.
- Crocker, Lester G. "Quelques remarques sur l'amour chez Diderot." Travaux de Linguistique et de littérature, 13, no. 2 (1975), pp. 569-578.
- ". "Jacques le fataliste, une expérience morale."

Diderot Studies, 3 (1961), pp. 73-99.

----- . "Le Neveu de Rameau, une expérience morale." Association internationale des études françaises, Cahiers, 13 (1961), pp. 133-155.

Dieckmann, Herbert. "The presentation of reality in Diderot's tales." Diderot Studies, 3 (1961), pp. 101-128.

----- . "The preface annexe of La Religieuse." Diderot Studies, 2 (1952), pp. 21-147.

Duchet, Michèle. "Du sexe des livres, Sur les femmes de Diderot." Revue des Sciences Humaines, 44, 168 (1977), pp. 525-536.

Ellrich, Robert J. "The Rhetoric of La Religieuse and Eighteenth Century Forensic Rhetoric." Diderot Studies, 3 (1961), pp. 129-154.

----- . "The structure of Diderot's Les Bijoux indiscrets." Romanic Review, 52 (1961), pp. 279-289.

Fellows, Otis E. "The theme of genius in Diderot's Neveu de Rameau." Diderot Studies, 2 (1952), pp. 168-199.

Greenberg, Irvin L. "Narrative technique and literary intent in Diderot's Les Bijoux indiscrets and Jacques le fataliste." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 79 (1970), pp. 93-101.

Grimsley, Ronald. "L'ambiguïté dans l'oeuvre romanesque de Diderot." Association internationale des études françaises, Cahiers, 13 (1961), pp. 223-238.

- Hoffmann, Paul. "La beauté de la femme selon Diderot." 18ème siècle, 9 (1977), pp. 273-289.
- Kabelac, Sharon L. "Irony as a metaphysics in Le Neveu de Rameau." Diderot Studies, 14 (1971), pp. 97-112.
- Larsen, Anne R. "Ethical mutability in four of Diderot's tales." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 116 (1973), pp. 221-234.
- Laufer, Roger. "La structure et la signification de Jacques le fataliste." Revue des sciences humaines, 112 (1963), pp. 517-537.
- Launay, Michel. "Sur les intentions de Diderot dans Le Neveu de Rameau." Diderot Studies, 8 (1966), pp. 105-117.
- Lecoq, Paul. "Sur les femmes." Europe, 405-406. (janvier-février, 1963), pp. 118-126.
- Lefebvre, Henri. "Diderot et les femmes." Lettres françaises, no. 225, Paris (16,9,1948), p. 3.
- Leutrat, Jean-Louis. "L'Histoire de Madame de la Pommeraye et le thème de la jeune veuve." Diderot Studies, 18 (1975), pp. 121-137.
- Mauzi, Robert. "La Parodie romanesque dans Jacques le fataliste." Diderot Studies, 6 (1964), pp. 89-132.
- . "Diderot et le bonheur." Diderot Studies, 3 (1961), pp. 263-284.
- . "Les rapports du bonheur et de la vertu dans l'oeuvre

- de Diderot." Association internationale des études françaises, Cahiers, 13 (1961), pp. 255-268.
- May, Georges C. "L'angoisse de l'échec et la genèse du Neveu de Rameau." Diderot Studies, 3 (1961), pp. 285-307.
- "Le maître, la chaîne et le chien dans Jacques le fataliste." Association internationale des études françaises, Cahiers, 13 (1961), pp. 269-282.
- "Le modèle inconnu de La Religieuse de Diderot: Marguerite Delamarre." Revue d'histoire littéraire de la France, 51 (1951), pp. 273-287.
- McFadden, Judith. "Les Bijoux indiscrets: A deterministic interpretation." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 116 (1973), pp. 109-135.
- Mylne, Vivienne, et Osborne, Janet. "Diderot's early fiction: Les Bijoux indiscrets and L'Oiseau blanc." Diderot Studies, 14 (1971), pp. 143-166.
- Nedergaard, Leif. "Notes sur certains ouvrages de Diderot. Sources, dates, parallèles." Orbis Literature, 8 (1950-52), pp. 1-26.
- O'Gorman, Donald. "Myth and metaphor in Rameau's Nephew." Diderot Studies, 17 (1973), pp. 117-130.
- Perkins, Jean A. "Diderot's concept of virtue." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 23 (1963), pp. 77-91.
- Perkins, M.L. "Motivation and behaviour in the Neveu de Rameau."

- Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 140 (1975), pp. 85-106.
- Pomeau, René. "Sur la religion de La Religieuse." Travaux de linguistique et de littérature, 13, no. 2 (1975), pp. 557-567.
- Proust, Jacques. "Recherches nouvelles sur La Religieuse." Diderot Studies, 6 (1964), pp. 197-214.
- Rolens, Maurice. "Jacques le fataliste et la critique contemporaine." 18ème siècle, 5 (1973), pp. 119-137.
- Strenski, Ellen Marie. "The Problem of Inconsistency, Illustrated in Diderot's Social and Political Thought." Diderot Studies, 14 (1971), pp. 197-216.
- Thomas, Ruth P. "Montesquieu's Harem and Diderot's Convent: The Woman as Prisoner." The French Review, 52, no. 1 (October 1978), pp. 36-45.
- ". "Les Bijoux indiscrets as a laboratory for Diderot's later novels." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 135 (1975), pp. 199-211.
- ". "Jacques le fataliste, Les liaisons dangereuses and the autonomy of the novel." Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 117 (1974), pp. 239-249.
- Vartanian, Aram. "Erotisme et philosophie chez Diderot." Association internationale des études françaises, Cahiers, 13 (1961), pp. 367-390.